

Le corps humain et sa société

Une histoire de la beauté	page 2
Antiquité	page 3
Moyen Âge	page 4
Renaissance	page 5
Les Lumières	page 7
Révolution française	page 9
Industrie	page 11
Le corps au quotidien, selon la classe sociale	page 14
Corps individuel et corps social	page 16
La médecine et le corps	page 19
Les obligations du corps	page 22
L’homme, la femme et le corps	page 26
La liberté et le corps	page 27
Le robot et le corps humain	page 29
Une conclusion	page 30
Bibliographie	page 31

Les problèmes liés au corps humain, les sujets d'étude et de réflexion en lien avec ce sujet, sont innombrables. Nous faisons ici le choix de ne pas nous étendre sur l'un d'eux, souvent traité dans la presse, le marché du corps, qui va des produits de beauté à la chirurgie esthétique en passant par les régimes de minceur, les sports divers et variés, les techniques de relaxation, le séances du fitness, de body building, etc, sans compter les livres ou vidéos sur tous ces sujets.

On dira juste ici tout de même que la France est leader mondial de l'industrie cosmétique, et qu'elle fournit le quart de tout ce qui est vendu dans le monde en produits de toilette, d'hygiène, cosmétiques et autres produits capillaires. Le chiffre d'affaires de cette industrie est de l'ordre de 25 milliards d'euros annuels, ce qui en fait le 4^e secteur économique du pays. C'est donc une industrie qui dispose d'une importante force de frappe et de moyens considérables, dont témoigne d'ailleurs la part dans les publicités qui est consacrée aux soins du corps.

Nous essaierons ici de réfléchir sur les liens entre l'image que nous nous faisons du corps humain, le nôtre et celui des autres, et la société où nous vivons, ses valeurs, sa morale. Nous ferons donc quelques voyages dans l'histoire.

Une histoire de la beauté

Si quelque chose semble éternel, interchangeable, lorsqu'on pense au corps humain, c'est l'idée de beauté. La manière dont on affirme, que l'on soit spécialiste ou simple mortel, que tel ou telle est beau, ou belle, utilise un langage qui ne laisse pas de doute : la beauté est éternelle, et l'on aurait trouvé également beau ou belle la personne qui agréé à nos yeux à toute autre époque.

Et pourtant, ce n'est pas vrai. La beauté, comme tout ce qui est lié aux êtres humains, a une histoire, et cette histoire peut être reliée à celle de la société. Sans remonter à la préhistoire, pour laquelle on a cependant des représentations artistiques qui nous touchent profondément, nous allons examiner les périodes où des textes écrits disent ce que la société de l'époque jugeait beau ou laid.

On va juste rappeler que, il y a 17 000 ans (Lascaux) ou 36 000 ans (Chauvet), les canons de la beauté se retrouvent avec un style commun à l'échelle d'un continent, de l'Atlantique à l'Oural. L'homme masculin n'est quasiment pas représenté. De la femme, on a des représentations sur des statuettes (Brassempouy, 23 000 avant JC), qui illustrent les parties du corps qui inspirent le désir, visage, seins, bassin. Plus tard, après 10 000 avant JC, la révolution néolithique tend à effacer le corps féminin, et représente l'homme, le chasseur, plus tard le guerrier. C'est la période où la société se transforme, l'agriculture, l'élevage, la division du travail, la vie qui se sédentarise, vont finir par accoucher, à la fin du processus, d'une prise de pouvoir par certaines castes, prêtres ou guerriers. C'est ce pouvoir que l'on va

voir commencé à être représenté par des formes de plus en plus surélevées : menhirs sur la façade atlantique, pyramides ailleurs, etc.

Mais la présence de la sexualité dans l'art des origines va demeurer, et on la retrouve jusqu'à nos jours. Même lorsqu'elle disparaît, en Occident, sous le dictat de l'Église catholique chrétienne, c'est encore l'obsession du péché originel, de la sexualité, qui en est la cause. Et même l'Église se voit obligée de représenter un corps de femme, ou plutôt, une femme sans corps, mais une femme tout de même, la Vierge, mère du Christ, pendant toute une période. Cette permanence de la sexualité dans la préoccupation humaine a sans doute un rapport avec le fait que les humains sont des primates dont la vie sexuelle ne connaît pas de pause.

Autre chose que nous retiendrons, cette fois, à partir de l'examen des sociétés dites « primitives », c'est le fait que la culture commence aussi avec un travail sur le corps, des peintures, des ornements, une coiffe, etc ; c'est le propre de l'homme, contrairement aux autres animaux, y compris les plus proches, de chercher, depuis toujours, à orner le corps, que ce soit par simple goût ou dans un cadre social et rituel plus rigoureux, qui peut aller à des actes violents (rites de passage à l'âge adulte, scarifications, circoncision, etc.)

• Antiquité

Lorsqu'arrivent les sociétés qui possèdent de véritables classes sociales différenciées, on voit une séparation très nette se faire sur la notion de beauté, entre les classes qui dominent et les classes populaires. Les dominants cherchent à se distinguer par leur corps, par leur style, et veulent afficher une supériorité qui commence déjà là. Ainsi, dans l'Égypte antique, au 3^e millénaire avant JC, toute une série de pratiques existe dans la classe la plus élevée des prêtres, où vont de pair l'idée de soigner le corps et de soigner en même temps sa relation avec les dieux. Par exemple, les Egyptiens se peignent les yeux, avec de l'antimoine, ou khôl, en vue de se protéger contre les ophtalmies du désert, en forçant à une sécrétion des glandes lacrymales. Mais cette pratique est aussi un moyen de se rapprocher du dieu Horus, le faucon sacré, dont l'œil est censé être le symbole, de la lutte de la lumière contre les ténèbres. Par contre, le peuple, lui, n'a pas droit à ce type de relations sacrées. Et il n'a accès qu'à quelques soins très limités, qui n'ont pas de valeur symbolique particulière.

Dans les classes supérieures, chaque soin du corps a donc une signification symbolique. La classe des prêtres garde jalousement secrets les modes de préparation, que ce soit des teintures du corps, ou des rites funéraires. Mais la classe aristocratique, chargée des fonctions de l'administration de l'État, la copie néanmoins. Pour en donner une idée, la toilette du corps commence par un bain parfumé dans lequel les hommes comme les femmes se frottent avec un produit provenant du limon du Nil. Après cela, on va s'appliquer à éliminer les parties mortes de l'épiderme, avec une pâte de cendres et d'argile. Puis on se masse, ou on se fait masser, avec une huile parfumée. Ensuite, le corps est teint par une sorte de peinture ocre jaune doré. Les ongles des pieds et des mains sont passés au henné. L'œil est donc passé au khôl, en forme de poisson, on ajoute de l'ombre à paupières, les sourcils sont noircis et allongés, mais les cils sont épilés ; les pommettes sont rosées, la bouche rosée, et la tête est couverte d'une perruque bleue, elle-même surmontée d'un cône de parfum, qui fond lentement au soleil, en goutte à goutte qui descend sur le corps. Le bel Égyptien, la belle Égyptienne brille par son éclat. Une différence, à partir de 2500 avant JC, on voit une distinction sur la peau entre les hommes et les femmes. Si les hommes gardent un aspect cuivré, foncé, les femmes devront avoir la peau claire. Cette distinction se transmettra et restera telle quelle en Occident pendant 4500 ans, jusqu'au début du XX^e siècle.

On retrouvera cet aspect « parcours du combattant » pour parvenir à la beauté parmi les classes les plus élevées, régulièrement, dans l'histoire. Comme si les individus qui constituent cette classe devaient, pour justifier aux yeux des autres et à leurs propres yeux, leur supériorité sociale par une surenchère de dispositifs touchant à leur propre corps. Avec la Grèce antique, ce n'est pas sur la couleur que l'on joue, mais sur les proportions et les formes du corps. Pour être beau, il faut aller au gymnase. L'éducation grecque des classes hautes ajoute à la gymnastique, qui doit sculpter les muscles, le soin du cheveu et de la barbe, et le massage – quand même – aux huiles parfumées. Par contre, on méprise le fard, on considère qu'il est réservé aux courtisanes. Il est vrai que d'une manière générale, on méprise les femmes, qui sont d'ailleurs enfermées dans le gynécée, et ce, dès les débuts de la prétendue « démocratie » athénienne. Mais, comme cela arrive bien souvent dans l'histoire, Athènes va finir par reprendre certaines des mœurs, des pratiques et des goûts de ceux qu'elle domine. Après le II^e siècle après JC, le fard, hérité de l'Orient, se répand, et il se répand plus vite encore parmi les classes populaires.

A Rome aussi, c'est le parcours du combattant pour le noble de la classe aristocratique, pour le beau patricien. Là, on frotte, on racle, on frictionne tous les orifices du corps ; on épile la poitrine, les bras, les aisselles, les jambes, le dessus des lèvres, l'intérieur du nez ; on rajoute des cheveux ; on émaille les dents à la corne pilée, on parfume l'haleine au persil ; on s'attache des attelles pour mettre de niveau les omoplates, des corsets pour faire une taille mince aux femmes. Le visage n'est pas épargné : les yeux sont cendrés à l'antimoine ou au safran, les joues rougies au minium. Bref, on dissimule et on camoufle tout, derrière une parure entièrement fabriquée. Et il y a souvent beaucoup à camoufler, quand on sait la cuisine épicée, ou la pollution des rues.

• Moyen Âge

Rome effondrée, arrive le Moyen Âge et ses valeurs chrétiennes. Plus question de beauté et de gloire. Le seul qui doit briller aux yeux de chacun, et finalement le seul qui est beau, c'est Dieu. La crasse devient une vertu, l'austérité, la pudeur, sont les fondements de la nouvelle morale. Pendant le Moyen Âge, la toilette pâtit de la vision de l'Église. Finis les bains en rivière, finis les bains publics. L'Église s'oppose fermement aux bains publics, où l'on se délassait : ils incitent, selon elle, à la mollesse, à la paresse et au vice. Et on finira par croire et faire croire que le bain est un vecteur de contamination des maladies. Seules deux parties du corps méritent d'être lavées : le visage et les mains. Il faut en finir avec la luxure.

Du III^e au V^e siècle, les Pères de l'Église se battent tant et si bien que la pratique du fard recule également. Pour l'Église, la peinture du corps rend laid, vulgaire, elle symbolise la prostitution ; elle est donc source de maladies. Dieu a fait le corps, il ne doit pas être touché. « Car, écrit Tertullien dans *La toilette des femmes*, *elles pèchent contre lui, celles qui accablent leur peau de drogues, maculent leurs joues de rouge, étirent leurs yeux avec du noir (...)* Ce qui est de nature est l'œuvre de Dieu, ce qui est factice est l'œuvre du diable ». Et Jacques de La Marche précise : « *Se farder avec des artifices pour paraître soit plus rouge soit plus blanche est une tromperie adultère.* »

La beauté, pour l'Église, est établie selon des critères théologiques, elle doit être la représentation du bien. Et inversement, ce qui est laid est rapproché de ce qui est péché ; le corps reflète l'âme, la faute défigure ; on déteste les roux, les gros, les bossus. Le corps du Christ, lui, est toujours beau.

Au fond, la manière de considérer le corps est contradictoire dans l'Église : on glorifie le corps du Christ, au point qu'on le pénètre même, avec l'eucharistie – « *ceci est mon corps, ceci est mon sang* ». Mais en même temps, on rabaisse le corps humain ; on lui impose d'abandonner son envie de plaisir, on lutte contre la tentation. Cela va, au XII^e siècle, jusqu'à mettre en place de séances de privation, avec le jeûne, l'interdiction de certains aliments ; on préconise en plus de se faire mal, afin de ressentir la douleur du Christ : flagellations, veille, sommeil à même le sol : le corps doit revivre ce qu'a vécu le Christ.

La chrétienté va lancer l'Europe dans des croisades contre les musulmans, du XI^e au XIII^e siècle. Mais il lui arrivera ce que nous avons vu arriver à Athènes. Vont revenir d'Orient, rapportés par les croisés eux-mêmes, le goût, les traditions et les produits de la toilette musulmane, l'antimoine, les onguents. Les femmes se remettent à apporter une touche plus ouverte à leur corps. Selon Dominique Paquet (*Histoire de la beauté*), les canons de la beauté féminine, au Moyen Âge, vont à ce qui est dévoilé, dénudé : « *Mince et bien ceinturée, la femme arbore des seins fermes et hauts, petits et ronds, surplombant une taille fine et des hanches étroites* » *Reins cambrés et ventre saillant complètent le tableau* ». Pour Georges Vigarello, « *la beauté médiévale existe (...) visage symétrique et blanc, seins marqués, taille resserrée.* »

• Renaissance

Mais c'est sans doute avec la Renaissance, aux XV^e et XVI^e siècles, que le corps de la femme va être revu, autrement qu'avec les yeux de Saint Paul, pour qui ce corps, porteur du péché originel, n'était qu'impudeur, vision qui aura tout de même duré plus d'un millier d'années. On retrouve alors, en même temps que les textes antiques, les recettes de beauté des mondes antiques, de la Grèce ou de la Rome impériale, et on en invente de nouvelles. Pour s'épiler, Piccolomini préconise dans *Instructions pour les jeunes dames* de prendre de la fiente (excrément d'oiseau) séchée et de la mélanger avec du vinaigre bien fort. Pour se blanchir la peau, Catherine Sforza préconise du lait d'une femme nourrice d'un enfant mâle, en y distillant une hirondelle avec ses plumes.

Véritable révolution de la pensée, les tableaux des grands peintres cessent de représenter la Vierge, mère du Christ, et la remplacent par Vénus, plus sensuelle. Pensez à Botticelli. De manière générale, les corps, à la Renaissance, sont perçus dans leur sensibilité. Pour Vigarello, « *Les chairs se soulignent, les termes se diversifient. Le corps féminin en particulier y gagne une épaisseur et une carnation qu'il n'avait pas. L'apparence y devient plus pulpeuse, le galbe plus consistant.* » S'opère ainsi comme une dé-diabolisation du corps de la femme.

Mais c'est seulement une partie du corps qui prend de l'importance et que l'on fait ressentir : le haut ; le haut se montre, le bas se cache. Se montrent le buste, les mains et avant tout le visage et le regard qui donnent leur force à la physionomie. Ronsard cite ainsi les parties « élevées » du corps : « *Les yeux, le front, le col, les lèvres et les seins* ». Restent donc effacés ces lieux du désir que représentait si bien la préhistoire, les seins, le bassin. Mais la chair est présente, et dans le cas de la femme, c'est toujours en toute blancheur.

A ce partage entre le haut, que l'on considère comme noble, et le bas, que l'on camoufle, s'en ajoute un autre, entre le corps de l'homme et celui de la femme ; deux qualités vont s'opposer dans leur représentation : la force chez l'homme, la beauté chez la femme. « *L'homme ne saurait être "curieux de son teint" pour mieux affronter "labeurs et intempéries", la femme en revanche se doit de surveiller ce teint pour mieux "recréer et*

réjouyr l'homme fatigué et lassé » (Vigarello). On l'aura compris, si on autorise à la femme la beauté, elle demeure cependant dépendante : créée pour l'autre, pour l'homme, sa beauté sera une qualité de plus à mettre au service de l'homme.

Les nouveaux canons de la beauté féminine oublient la nymphette médiévale, et veulent une femme plutôt bien faite, légèrement grassouillette, blonde de préférence. Une belle femme doit avoir trois choses blanches, la peau, les dents, les mains ; trois choses noires, les yeux, les sourcils, les cils ; et trois rouges, les lèvres, les joues, les ongles. Léonard de Vinci, Dürer, vont ajouter des formes géométriques et des nombres à l'idée de beauté : « *La hauteur de la tête, par exemple, "doit" toujours être équivalente au huitième de la hauteur d'ensemble, ou l'unité de la face (entre front et menton) "doit" toujours correspondre à trois unités pour le tronc, deux pour les cuisses, deux pour les mollets (...)* ». « *Le corps humain immortalisé par Léonard (de Vinci) s'inscrit dans un cercle, comme dans un carré, dont le centre coïncide avec l'ombilic* » (Vigarello).

Il ne reste plus, à celles dont le corps ne semble pas y correspondre, qu'à se fabriquer une lourde machinerie pour tenter de s'y conformer. Progressivement, au XVI^e siècle, va se mettre au point cet objet fameux, le corset, objet contraignant dont l'objectif est d'amincir la taille. Il faut savoir que le corset est un objet absolument rigide, dans lequel le corps de la femme doit être maintenu, et ce sans aucune souplesse. On en connaît les méfaits, mais tout comme pour le fard, on ne cesse pas de l'utiliser pour autant. Au contraire, le corset va en se compliquant toujours plus au XVII^e siècle, avec des exigences plus fortes : faire rehausser le buste, remonter la poitrine, resserrer les hanches, obliger à un maintien. Pour obtenir de meilleurs résultats, l'on se met à l'utiliser avec des enfants. L'abbé de Choisy décrit ainsi, en 1695 : « *Sa taille à 12ans était déjà formée. Il est vrai qu'on l'avait un peu contrainte dès l'enfance avec des corps de fer afin de lui faire venir les hanches et de lui faire remonter la gorge. Tout avait réussi* ».

Ces changements, ces nouveautés, cette Renaissance ne concernent que les classes dominantes. La population, qui vit dans de petits villages, ne voit guère d'évolution. Et elle reste méprisée, stigmatisée. Ainsi, Ambroise Paré, qu'on nous présente comme un grand chirurgien, est un parisien pour qui la villageoise se définit par son physique, et son physique est lourd. La différence entre la culture populaire et une culture qui se veut distinguée, se creuse. Comme le dit Vigarello : « *Tout oppose les contours jugés alourdis des fermières et ceux jugés plus retenus des dames de qualité.* » Quand ces messieurs dessinent le peuple qui fait la queue pour recevoir du pain, ils représentent ce qu'ils ont en tête : « *les bustes populaires sont plus courts, plus massifs, plus tortueux que ne le sont les bustes des donateurs* ». Les études de Sébastien Leclerc montrent que « *les femmes du peuple au buste ramassé, au ventre noyé dans de larges chasubles, diffèrent des femmes de qualité au buste démesurément effilé et au ventre étranglé* » (Vigarello).

Comme à toutes les époques, le besoin de distinction est d'abord et essentiellement social. Et cette société, fondée sur l'honneur, sur l'ascendance et la descendance, donc sur le corps, éprouve peut-être plus que d'autres le besoin de faire transparaître sa « noblesse » dans le dessin du corps. Au XVII^e siècle, on va ajouter une touche supplémentaire à cette manière de se comporter. On se met à éloigner les épaules vers l'arrière, à avancer le ventre vers l'avant, en reculant le haut du buste, histoire de dire avec le corps la fierté d'être ce que l'on est.

A la Cour de France, Catherine de Médicis apporte d'Italie le style de beauté flamboyant vénitien. La teinture des cheveux atteint un degré de sophistication élevé. Une mixture permet d'obtenir le fameux blond vénitien, en laissant sécher ses cheveux au soleil, sur un chapeau à grands bords et sans fond. La nouvelle aristocrate se donne un teint de visage délicat à l'aide d'un mélange de poudre de corail rouge, de sang de dragon, de tartre de vin blanc, d'os de seiche, de noyau de pêche et de cannelle. C'est que, maintenant, la peau féminine se doit d'être si transparente que, lorsqu'elle boit, on doit, dit-on, « *voir le vin couler dans la gorge* »... L'Eglise perd la bataille du fard. On en met partout. Sur les seins, rendus visibles par un très large décolleté, et même sur le corps entier. Les hommes aussi se fardent, moyen pratique de camoufler certaines maladies peu glorieuses.

On sait très tôt les dangers de nombre des produits utilisés. Plusieurs contiennent de la céruse, c'est-à-dire du chlorate de plomb, ou du sublimé, du chlorate de mercure et de l'arsenic. Ce sont de véritables poisons, oui, mais voilà, ils donnent le teint blanc, tant recherché. Et on a beau entendre qu'ils sont mauvais, on ne cesse de les utiliser.

Fin du XVI^e siècle, l'usage de l'eau et des liquides est toujours une phobie, et nos aristocrates en sont à la toilette sèche : on se frictionne le corps avec des linges parfumés. L'Eglise est toujours sur les mêmes positions. Ainsi, au XVII^e siècle, existe un courant dévot, emmené par la Compagnie du Saint-Sacrement, qui affiche la crasse et la pudeur, pour s'opposer au raffinement des corps que cultivent les dames de la haute société. Celles-ci, hantées par le risque de voir leur teint hâlé par le soleil, innovent en se promenant avec un masque, qu'elles tiennent par un bouton entre les dents.

Au XVII^e, ainsi qu'au XVIII^e siècle, une pratique va devenir très à la mode et très utilisée, le lavement. Il s'agit d'introduire de l'eau ou autre liquide par l'anus. Les médecins, qui n'ont pas beaucoup de méthodes de soins, en sont friands. Il est fréquent qu'on y procède deux ou trois fois par semaine. Il existe différents clystères, selon que l'on veut soigner les vents, la matière, la douleur. On procède aussi à un lavement « *pour se rafraîchir le teint* ». L'idée est que l'on va se purger, et ce nettoyage aura un effet bénéfique sur le corps. Si la réalité des effets, du moins sur le teint, est pure imagination, cela traduit une évolution qui va vers le souci de soi, de son état et de son apparence. L'utilisation à cette époque nécessite une autre personne, et l'usage était de le faire faire par son serviteur. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que la pratique deviendra solitaire. Elle va finir par toucher les milieux modestes.

Au XVIII^e siècle, chez les aristocrates, le rouge sur le visage devient une véritable fureur. Ce rouge prend toutes les teintes, du cramoisi au lilas, du rose à l'orangé : éclatant autour des lèvres, il remonte jusque près des yeux. Il masque les soupers nocturnes, les nuits de veille et d'orgie de la cour. Pour dormir, on porte un demi-rouge. Et la bourgeoise commence à être contaminée par cette épidémie. Elle évite le rouge garance, qui fait trop courtisane (prostituée dans la haute société), pour préférer le rouge lilas ou le Serkis.

• Les Lumières

Les Lumières, fin XVII^e et XVIII^e siècle, vont apporter du nouveau à la vision des corps. Pour ces philosophes qui subissent l'influence de la modernité, des découvertes et du progrès, la femme est l'égal de l'homme pour ce qui est des responsabilités, mais la nature veut qu'il soit nécessaire de procéder à un partage de ces responsabilités. Et comme sa nature est de procéder à l'enfantement, donc aussi à l'éducation de la progéniture, il faut prendre soin de ne pas lui ajouter d'autres responsabilités. La femme est donc égale, mais finalement toujours dominée. Quant à la beauté, toujours nécessaire, elle change de signification. Il ne

s'agit plus de « *réjouyr l'homme fatigué et lassé* ». Non, il faudra maintenant attirer l'homme, pour perpétuer l'espèce et la garder en bonne santé.

N'empêche, sous l'influence de cette manière de voir, la rigidité qui avait atteint des sommets, on l'a vu, dans le corset, se relâche un peu. On n'abandonne pas le corset proprement dit, mais on cesse de l'imposer aux enfants, on accepte de donner un peu de souplesse à celui des femmes adultes.

Dans l'Encyclopédie (1751-1772), qui est le fruit et le symbole des Lumières, s'affirme une avancée de l'individualité. On s'extasie du fait, aujourd'hui banal, « *qui fait qu'entre plusieurs milliers de personnes, à peine en voit-on deux qui se ressemblent* ». Et l'on ressent également dans cette manière de voir l'idée forte d'égalité, totalement révolutionnaire : « *Tous les visages, toutes les formes, tous les êtres créés diffèrent entre eux, non seulement dans leurs classes, dans leurs genres, dans leurs espèces, mais aussi dans leur individualité* ». Autrement dit : s'il y a des divisions de classe, il y en a autant entre les individus ; le partage en classes n'est pas le seul, il y a également des différences entre les individus.

Les peintres vont changer leur manière de faire un portrait. Auparavant, ils commençaient par dessiner des formes géométriques, cercle, ovale, bandes, etc, dans lesquelles devait s'inscrire le visage. Désormais, on regarde la personne et elle seule, sans idée préconçue et normative, sert de modèle. Autre nouveauté qui va suivre le mouvement des Lumières. On découvre que le muscle est fait de fibres. Et l'on se met bientôt à vouloir tonifier ces fibres, les raffermir. Pour embellir le corps, il faut le stimuler. Diderot, dans la Religieuse, parle de ces chairs « *si fermes, si douces, si blanches* ». La vogue va au bain. Du coup, l'idée d'épuration, de purge et de clystère, recule. Mais ce changement n'est pas évident. S'envelopper ainsi dans un élément étranger inquiète. Et puis l'eau courante est encore à inventer. Ce sont donc dans un premier temps des lavages partiels auxquels on s'adonne.

Entre la vieille classe aristocratique et la nouvelle bourgeoisie, une distinction existe : sur la température du bain. Pour le bourgeois, la chaleur recherchée par les nobles est un signe d'oisiveté, de mollesse, de vie alanguie. Le bourgeois, lui, prône un bain froid, synonyme – selon lui – de vigueur, de hauteur. En même temps, la toilette n'est plus le spectacle qu'elle avait pu être et auquel un public pouvait assister. Elle devient le signe de la santé, de l'hygiène, et avec cela des valeurs morales. Les réseaux de distribution d'eau vont bientôt être entrepris en ville. Et lorsqu'ils sont construits, c'est avec en tête l'image d'une sorte de corps urbain : la ville moderne et propre doit avoir de grandes « artères » pour permettre une bonne circulation ; on doit penser à y placer des « poumons », les espaces verts, pour respirer. Un système d'égouts va évacuer les déchets, et assurer ainsi à la fois la propreté et une morale qui fasse que chacun applique les nouvelles règles.

Les corps de l'aristocratie affichent la morgue de cette classe qui méprise le travail et affiche ostensiblement son oisiveté et sa paresse. Ce sont des corps de fin de règne : « *Ces visages de poupée qu'arborent hommes et femmes virevoltant dans leur élégance détapée se dressent sur des corps baleinés et architecturés par des artifices invisibles. Bustes dissimulés dans les corsages amincissant la taille, hanches dilatées par le vertugadin, faux mollets épaisissant les vrais, pieds rapetissés par le talon haut ou la chaussure à talon médian qui projette en avant, le corps discipliné se plie aux lois de l'étiquette et de la civilité (...). On hait le muscle dessiné qui évoque l'effort, et l'on préfère à tout un corps de rotondités*

capitonnées que l'étreinte amoureuse fait palpiter. La gorge rebondie, les bras ronds et fermes, les hanches plus larges que les épaules, les mollets renflés aux attaches fines augurent des enchantements mous et voluptueux » (Dominique Paquet, une histoire de la beauté).

Dernière touche à ce tableau de l'aristocratie finissante. Dans la seconde moitié du 18^e siècle, le rouge s'efface soudain, car Marie-Antoinette a ramené d'Autriche le teint pâle, qui redevient à la mode. Mais la Révolution arrive.

- Révolution française

1789 va tout jeter à la poubelle de la mode : le corset disparaît d'un coup, comme par un coup de une baguette magique, signe que les femmes, un temps au moins, se libèrent, en participant aux événements révolutionnaires. Il réapparaîtra en période de contre-révolution, en 1810. Autre disparition, le rouge aristocratique, le fard derrière lequel l'aristocratie trompait le peuple, et ses perruques enfarinées. L'alliance du petit peuple avec les bourgeois pour écartier du pouvoir l'aristocratie se traduit, pendant un temps, par la même expression du corps : désormais, le visage est naturel, il doit être la preuve d'une authenticité, d'une vérité, d'une égalité.

Mais le besoin de se distinguer ne met pas longtemps à resurgir. Simplement, il se fait plus fin, plus discret. C'est désormais sur le plan de l'hygiène que cette distinction se marque. Au XIX^e siècle, se développe la pratique du bain, avec la construction, toute nouvelle, de salles d'eau ou de salles de bain dans les appartements bourgeois.

L'allure aussi va changer, tant chez les hommes que chez les femmes. Pour les hommes, il n'est pas question de reprendre l'attitude aristocratique qu'on a dite, ce ventre avancé, ces épaules en arrière. Le bourgeois garde le buste bien droit, la ceinture comprimée, évoquant la détermination de sa classe. La bourgeoise, de son côté, a toujours la taille comprimée, mais le buste s'élargit. Si la Révolution a permis un instant de libérer un peu les formes du bas du corps, on revient vite à un flou artistique qui en masque les vraies formes.

Le corset est vite revenu pour les femmes. Pourtant, de nouvelles études médicales le dénoncent. Dans une *Hygiène du mariage*, Debay écrit en 1848 « *Le corset est une insulte à la nature* ». Mais la pratique continue, la pression sociale restant sur ce point bornée et sourde à ce que peut dire la science. On lit par exemple ceci : « *L'opulence, la laxité, la pesanteur des formes (féminines) requièrent le port du corset, dans une idée de maintien* ». On compte quelque chose comme 3 à 5 brevets déposés chaque mois au sujet du corset. Il en est vendu 1 500 000 en 1870, 6 000 000 en 1900.

Au début du XX^e siècle, des campagnes sont menées contre le corset par un grand nombre d'associations. Une Ligue internationale pour la « *réforme du vêtement féminin* » regroupe des associations de « *Dames et de Médecins* » de Hollande, Allemagne, Angleterre, Autriche. En 1908, une « *Ligue des mères de famille* » diffuse vingt mille brochures « *Pour la beauté naturelle de la femme. Contre la mutilation du corset* », et organise des pétitions.

Mais ce qui sera décisif, c'est l'entrée dans le monde du travail d'une partie des femmes de classe moyenne. Entre 1860 et 1914, le nombre des employées de bureau est multiplié par neuf, et passe d'environ 100 000 à bientôt 900 000. Or le corset ne peut être porté quand on s'assoit devant un bureau et que l'on veut se pencher pour y travailler.

Pour l'histoire officielle de la mode, c'est Paul Poiret, un grand couturier qui se fait remarquer par ses audaces, qui a osé, le premier, enlever le corset de ses collections, en 1906, et y supplée en créant des robes taille haute. Et Wikipedia le présente donc comme un pionnier de l'émancipation féminine. Nous reviendrons bientôt sur cette idée de libération.

Sous l'Empire, le souci de protéger les femmes du hâle, qui pourrait leur assombrir le teint, amène à porter une gaze légère. La médecine commence à dire ses règles sur la toilette : on se lave les pieds « *tous les huit jours* », les cheveux « *tous les deux mois* », les dents « *au moins une fois par semaine* ». Puis, plus ou moins pour contrer ce courant qu'on peut dire « naturel », vers 1830, apparaît dans les milieux culturels et artistiques un courant romantique. Il s'agit de montrer toute la palette des sentiments, les passions du cœur, la tristesse des larmes. « *Il est de mode d'être défait et pâle comme un mourant, d'avoir le teint plombé ou les joues creuses parce que cela donne l'air distingué, artistique* », écrit le docteur Auber.

Mais les femmes bourgeoises méprisent cette mode, se moquent de ces cadavres qui « *prennent des bains d'encre bleue* ». La bourgeoise se voit en réalité imposer une vie de recluse par son bourgeois de mari, et elle cherche donc à développer un moyen de distinction qui joue dans la discrétion : « *La bourgeoise ne se farde pas, elle s'arrange* » (Paul Perret). En société, elle devra prendre soin de s'appuyer au dos de sa chaise, de croiser les jambes et d'éviter les grands gestes. Elle laissera ses épaules tomber, pour donner une image molle et grâce d'elle-même. La bourgeoise est dans une certaine mesure bien en chair, le dos gras, les bras ronds, les mains potelées. Sa chair doit dire sa réussite sociale, mais cette réussite est cantonnée à la maternité, la production de petits héritiers pour son propriétaire de mari.

Dans son cabinet de toilette, la bourgeoise travaille en demi teintes, du blanc liquide, de la poudre de riz, un léger rouge pour la joue pour les brunes, plutôt du rose pour les blondes, du noir enfin pour les yeux. L'art consiste à ne rien forcer de manière à donner une impression de naturel. Sur la plage, on doit rester blanche et se protéger par une ombrelle, un chapeau, une voilette. Le bourgeois, lui, ne se prive pas d'aller voir d'autres femmes, et celles-là sont largement maquillées. Il les trouve autour des théâtres, par exemple. Et elles viennent des milieux populaires.

A la fin du XVIII^e siècle, on a découvert l'oxygène et on a compris la fonction de la respiration pour le corps humain. Va en découler l'idée qu'il faut avoir un buste spacieux pour bien respirer, et s'en suivra, au 19^e siècle, celle que la beauté suppose un buste développé. La science commence à être une nouvelle valeur, et elle se met à imprégner les canons de la beauté. On peut sourire de cette vision du buste, mais de nos jours, il n'est pas un seul produit soi-disant anti-âge qui ne fasse sa publicité sous une apparence pseudo scientifique, n'hésitant pas à adjoindre aux slogans du genre « *Vous le valez bien* » des statistiques et des graphiques.

Nous avons vu que seul le haut du corps avait trouvé grâce avec la Renaissance. Au XIX^e siècle, progressivement, le bas va être enfin accepté, valorisé. En même temps, se révèle ce qui est dessous, dans les formes qui s'affermissent. Et ce mouvement s'achèvera, au XX^e siècle, avec des lignes du corps intégrales : le vêtement, l'apparence, peut suivre les contours du corps, avec une simplicité qui aura demandé des siècles d'évolution. Des mots nouveaux apparaissent pour dire les formes du corps : « la cambrure », « la chute de reins ».

Une nouvelle préoccupation apparaît donc, à la fin du 19^e siècle : il faut aussi s'occuper du bas. Il faut être mince. Des régimes commencent à être proposés, pour ne pas

engraisser. On affirme que la bonne solution, pour amincir, que ce soit les hanches ou encore les jambes, c'est de malaxer les rondeurs. Et déjà, on invente des rouleaux pour cela. Et on va s'occuper de traiter mécaniquement, par des appareils de plus en plus sophistiqués, l'ensemble du corps : au massage manuel on va ajouter des électrodes, un électro-vibrateur est censé aider à la fermeté des seins. Un coffret avec batterie doit effacer les rides, un courant continu doit traiter les varices, ou le nez, etc.

Un objet devient essentiel pour travailler sa beauté, c'est le miroir. En 1893, une armoire à trois glaces est vendue au Bon Marché au prix de 650 francs ; une employée de bureau touche au mieux à l'époque 90 francs par mois ; le salaire d'un ouvrier du textile est de 5 francs par jour. Les femmes privilégiées étudient donc leur corps. Au tournant du 20^e siècle, elles vont voir arriver l'eau à tous les étages, grâce aux travaux de canalisation. A partir de quoi, la toilette va devenir une pratique absolument intime, isolée, solitaire, nous faisant oublier qu'elle avait été, pendant des siècles, une pratique sociale, avec assistants et spectateurs, avec une gestuelle raffinée et codifiée.

Au passage du 19^e au 20^e siècle, la forme du corps féminin idéalisé passe de la lettre I à la lettre S. Pour reprendre les termes de Neil Kimbell, demi-mondaine de San Francisco, la femme doit « *rentrer tout sauf le cul et les seins* ». Dès le début du XX^e siècle, seule une telle courbure, en S donc, est considérée faire la beauté du corps. Ce fantasme ira jusqu'à rechercher parmi les populations des colonies des femmes répondant le plus à ce nouveau critère de beauté.

Soyons clair, c'est le désir sexuel qui pointe maintenant le bout de son nez, et qui va jouer un rôle dans la manière de voir la beauté. Malheureusement, la société conserve ses idées et surtout ses pratiques de dominations, à commencer par celle des hommes sur les femmes. Le monde capitaliste n'y ajoute pas de grandes valeurs ; au contraire, sa tendance est à ne voir partout que des objets, et plus exactement des marchandises. On va ainsi voir apparaître, dans les années 1890, des concours de beauté... pour une partie du corps : pour la plus belle jambe, la plus belle nuque, les plus beaux seins. Ce qui en dit beaucoup sur l'idée même de beauté et la vision du corps. Le cabaret du Moulin-Rouge apparaît en 1889.

• Industrie

Avec la bourgeoisie, c'est aussi le mode de production qui change. On va passer d'une production limitée, presque artisanale, à une production de masse. Les produits vont voir leurs prix baisser considérablement et devenir accessibles, phénomène que le monde bourgeois appelle « démocratisation », et qui est la mise en place d'un marché. Une révolution économique permanente s'est mise en branle. Et à sa suite, les modes, les corps, vont devoir changer de plus en plus vite. Des transformations des canons de la beauté qui avaient pris des siècles se font en quelques décennies au début du XX^e siècle. De nos jours, elles se font en quelques années.

Vers 1830, on trouve rue Saint martin, à Paris, une panoplie de « *rouge végétal en pot* » à partir de 5 francs et jusqu'à 84 francs ; le salaire quotidien de l'ouvrier n'atteint que les 3 francs en 1850. A ce moment-là, la fabrique Schoelcher prétend « *propager l'usage* » de ses produits « *dans toutes les classes de la société* », avec du fard pour 1 franc la boîte, 60 centimes la demi-boîte. Enfin, en 1868, une première usine est construite à Saint-Denis pour produire en masse des produits cosmétiques. Mais leur usage reste, à l'époque, très réservé.

On déconseille le fard aux jeunes filles. Du coup, on apprend ici ou là que ces demoiselles mangent de la craie, de l'ardoise ou du thé moulu, pour se rendre le teint clair.

C'est en fait au début du XX^e siècle que l'industrie s'empare du domaine des cosmétiques, et commence à produire en masse pour des prix plus accessibles. En même temps, une presse spécialisée met au point des méthodes de publicité par l'exemple, de plus en plus efficaces. Des rubriques de mode, de beauté, d'hygiène intime, changent le regard sur le corps. Le muscle, par exemple, n'est plus vu comme le symbole ouvrier du travail manuel, mais comme un organe dynamique, signe de pleine santé. L'image de la bourgeoise se transforme. Des personnalités ont compris les atouts du nouveau système, le profit qu'on peut tirer d'une nouveauté qui plaît, et cherchent à imposer une idée nouvelle, un changement pour changer. Les cheveux courts deviennent à la mode en 1902. Le couturier Paul Poiret fait abandonner le corset (1909). Désormais la chair devra se maintenir par le travail de la gymnastique. Le ventre plat devient la nouvelle religion, en même temps que les épaules musclées.

Coco Chanel aurait été celle grâce à qui la femme du beau monde abandonne l'ombrelle, les gants, le chapeau et la robe longue. Mais Chanel va enfermer les femmes dans de nouvelles contraintes. « *La beauté n'est pas la mièvrerie* », souligne-t-elle dans les années 1930. Elle va exiger des femmes qu'elles travaillent leur corps et que le muscle, jusque-là réservé aux hommes, soit un souci également présent chez la femme. Les membres doivent être à la fois fins et musclés, sans graisse apparente, signes d'une nouvelle femme énergique.

Nouveauté millénaire, la peau se découvre, et ne craint plus le fameux hâle. Au contraire, à partir des années 1920, le hâle, qu'on appelle aujourd'hui bronzage, devient la nouvelle norme de beauté. La peau des femmes, qui avait dû rester blanchâtre depuis l'Égypte antique, et change de dictateur, passant de l'ombre au soleil. Rapidement, c'est une véritable frénésie, comme si l'on devait rattraper tous ces siècles sans exposition au soleil : avec le naturisme, la gymnastique rythmique, les sports de plein air, etc. Et c'est à ce moment également que se développe le culte de la jeunesse du corps. La vieillesse et la mort sont refoulées.

Une nouvelle pratique apparaît, produit de la Première Guerre mondiale : la chirurgie esthétique. Elle est inventée dans les hôpitaux militaires, et entre en France en 1919 avec le docteur Raymond Passot. Toute une machinerie se met en branle : suppression des pattes d'oie, du rictus de la bouche, nivellement du front, des paupières, chirurgie des seins, des chevilles, du ventre.

Une certaine « démocratisation », au moins du bronzage et de quelques soins corporels, touche une partie de la population ouvrière, avant la Seconde Guerre mondiale, celle qui peut un peu profiter des premiers congés payés, avec 1936 en France.

Les actrices servent de fer de lance aux diverses nouveautés, après quoi elles sont relayées par les femmes les plus en vue. Et ce sont les pays qui dominent le monde qui imposent leurs canons. Après la Seconde Guerre mondiale, c'est Hollywood qui fait la mode et modèle le corps de la femme occidentale. Faisant suite à *Votre Beauté* qui date de 1932, les magazines féminins se multiplient après : *Marie-Claire* 1939, *Marie-France* 1944, *Elle* 1945. Et tous ces journaux vont répéter inlassablement des normes de poids à respecter. Si on reprend leurs chiffres, on s'aperçoit que le poids préconisé pour une même taille va baisser progressivement : si en 1929, on préconise pour une personne un poids de 60 kilos, à la même

personne on donnera bientôt comme objectif 54 kilos, et même 51,5 kilos en 1939. En réalité, les balances sont bien rares, mais la pression sociale, elle, n'a pas besoin de balance pour peser dans les têtes.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, on va voir le corps être utilisé pour une idéologie fasciste. Les nazis mettent en scène des corps musclés, ensoleillés, rayonnants, pour en faire le symbole de la pureté d'une race saine, du bonheur qui règne dans leur nouvelle société. La gymnastique va mobiliser toute une population, preuve de sa volonté pour aller dans la nouvelle voie. La cinéaste Leni Riefenstahl fera sur ce thème des œuvres remarquées sur la commande de Hitler. La puissance et la vigueur deviennent les deux critères de la beauté nazie. Une beauté de combat pour les hommes. Quant aux femmes, elles se voient très clairement assignées à la maternité, pour faire de beaux enfants aryens, et les formes qu'on attend d'elles sont donc : « *poitrine pleine, hanches larges, épaules petites* ».

Après la Seconde guerre et la défaite des nazis, on assiste à un retour en force de la sensualité, qui vire à l'érotisation ; il n'est qu'à dire quelques noms, Marilyn Monroe, Brigitte Bardot. Comme dit Vigarello, « *la silhouette l'emporte, imposant définitivement le "bas", sa référence active, mobile, sur un visage longtemps jugé dominant* ». Mais derrière des apparences de liberté, c'est la transformation du corps en objet de consommation qui est lancée. Le développement de l'économie fait entrer dans le culte du corps des masses de gens qui en étaient bien loin. Mais en même temps, les inégalités persistent, s'accroissent même, comme en tout avec le développement capitaliste. Les instituts de beauté sont cinq fois plus nombreux dans l'Ouest de Paris que dans les quartiers populaires. Les cadres dépensent plus de deux fois plus que les ouvriers en soins esthétiques.

Pendant des siècles, ce sont des conventions sociales, et leur partage par toute une classe, qui ont imposé la mode, le visage, le corps. Avec le XX^e siècle, surtout dans sa seconde moitié, la logique de marché s'insinue dans ce domaine et va l'envahir. Or le marché a besoin de nouveauté, pour vendre encore et toujours. Au point que désormais, la femme semble pouvoir jouer, avec plus de liberté, au moyen d'une variété extraordinaire de produits proposés, de modèles exposés. La beauté, comme le reste dans la société, devient plus individuelle. Chacun ou chacune est responsable de soi-même.

En fait, il n'y a qu'une liberté étriquée là-dedans. La preuve en est que, malgré la profusion de plus en plus incroyable des produits, des couleurs, fournis par l'industrie cosmétique, d'innombrables visages se retrouvent uniformes. Il n'y a donc plus besoin de règle affichée, chacun ou chacune intègre en réalité les codes du moment, du groupe, d'une vogue, et y obéit à la lettre.

Avec la crise des années 1973 et ensuite, le modèle qu'affichent les mannequins dans les magazines va changer, le visage se fait figé, glacial, tout sauf souriant. La marchandisation de la beauté devient telle que le langage utilisé s'en imprègne. Depuis les années 1980, la publicité parle moins de séduction, et de plus en plus de « *capital beauté* », les soins deviennent « *stratégiques* », il faut connaître son « *crédit solaire* » ; bref, le corps devient une entreprise capitaliste, qu'il faut savoir gérer au mieux. A la mondialisation de l'économie, répond un métissage des formes et des goûts en matière de beauté.

Aujourd'hui, la mode dure une demi saison. Plus rien n'est stable, et la situation a de quoi donner le vertige. Il semble que chacun puisse inventer ses propres critères de beauté. Et que chacun puisse les renouveler à tout moment. « *Les stars changent de look comme de*

chemise », constate *Questions de femme* en 2003. Des sociologues avancent l'idée que cette atomisation des corps n'est pas un hasard. Elle serait aussi liée au fait que les grandes idéologies qui pouvaient annoncer un progrès, un espoir, sont actuellement enterrées. Et cela contribuerait au repli sur soi de chacun, sur sa propre intimité. Il s'agit d'une manière d'accepter le monde tel qu'il est et sans plus.

En tout cas, subsiste la tendance, que nous avons observée depuis que les classes aristocratiques existent, de voir la classe dominante chercher à se donner une beauté plus distinguée. Là où les classes populaires mettent du maquillage, par exemple, les classes supérieures ou moyennes supérieures vont user de produits considérés comme des soins du corps, des produits de santé. Des nuances existent et ne cessent de se renouveler, pour maintenir la distinction de classe.

Entre les hommes et les femmes, la situation qui a prévalu pendant des siècles a changé. L'homme n'affiche plus sa domination arrogante sur la femme, sa dureté autoritaire est mise de côté. Le corps masculin devient plus effilé, tandis que de son côté, la femme se muscle. L'homme devient sexy, commence à recourir à la chirurgie esthétique. Un marché se crée, où Jean-Paul Gaultier et d'autres font des produits de beauté « *pour homme* ». Attention, nous dit Vigarello, « *l'erreur serait pourtant de conclure à une beauté devenue unisexe* ». Mais si les apparences se rapprochent, le rapport de chaque sexe avec la beauté reste différent. L'homme est bien moins que la femme dans un état de dépendance envers son apparence, il reste le chasseur qui voit la femme comme une proie. Le chasseur s'est déguisé avec les apparences de la proie, mais on ne peut pas en conclure à une égalité pour autant !

De cet historique, que peut-on retenir ? Que l'idée de beauté est relative, changeante, et peut parfois totalement s'inverser, comme dans le cas du teint pour la peau des femmes. On peut retenir aussi que les mouvements de l'histoire sont de grands facteurs de changement, mais ce ne sont pas les seuls. On a de nombreux exemples où des courants, comme le romantisme, sont des réactions du moment à un courant imposé. Enfin, on retiendra cette distinction qui cherche toujours une prétention de supériorité pour les classes dominantes.

Le corps au quotidien, selon la classe sociale

Les sociologues Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot se sont intéressés à la place du corps dans la séparation de la société contemporaine en classes sociales antagonistes. Ils ont invité un groupe de lycéens de quartier populaire à venir parcourir le « *Triangle d'or* » parisien, entre les Champs-Élysées, l'avenue Montaigne et l'avenue George V. La différence de langage est la première surprise pour eux. « *La bourgeoisie, dit l'un d'eux, utilise un langage soutenu, ce qui renforce les barrières entre eux et les milieux modestes* ». « *La manière de parler, explique un autre, est aussi une distance car quand une personne parle soutenu et une autre parle argot, ils ne vont pas se comprendre et cela continuera à augmenter le fossé* ».

En fait, ces jeunes sont si interloqués par les différences qu'ils ressentent qu'ils ne parviennent pas à dire vraiment ce qui est en cause. Car c'est toute l'expression corporelle qui joue ici. Ce sont les sociologues qui les observent qui le disent : « *ils ont également ressenti des émotions vives, voire violentes, ayant vécu ainsi comme jamais la domination sociale, cette violence qui remet à sa place les dominés, même les plus hâbleurs d'entre eux. Une*

situation, précisent les chercheurs, assez déséquilibrante pour qu'elle soit ressentie dans le corps, par la difficulté à parler, par le malaise ou la rougeur envahissant les joues ».

C'est donc tout un ensemble d'attitudes corporelles qui sont ici en jeu, et pas seulement le caractère soutenu ou pas du langage : cela va du maintien du corps jusqu'au vêtement, en passant par l'aisance d'élocution ou la facilité dans les milieux dominants à affronter de manière à la fois formellement égale mais au fond sensiblement supérieure une situation inattendue. Les bourgeois sont là chez eux, et cela se sent. Et c'est donc toute la construction architecturale du lieu, des avenues avec des contre-allées aux touches de verdure, un luxe qui ne dit pas son nom, qui joue comme une émanation de leurs corps. En se confrontant à des personnes en chair et en os liées à la classe dominante, le jeune se découvre mal à l'aise dans cet environnement méconnu alors qu'il en perçoit en même temps la sérénité et l'harmonie.

Les sociologues concluent : *« Les mêmes qui montent et descendent les Champs-Élysées par milliers, à quelques mètres de là, se gardent d'arpenter les trottoirs de l'avenue Montaigne, dont l'accès est pourtant libre. L'intimidation fait partie de la violence symbolique. Pour que cette dernière soit efficace, c'est-à-dire pour que les hiérarchies sociales soient respectées en pratique, même si elles sont idéologiquement contestées, il faut en effet que les dominés soient intimidés par l'univers des dominants. »* On pourrait ajouter : il faut même que le corps et l'expression corporelle du dominé intimident le dominant au point de lui créer un malaise corporel.

C'est que la classe dominante sait un certain nombre de choses ; elle se sait minoritaire, elle sait que ses privilèges ne sont que des privilèges ; elle sait donc la précarité de sa position. Alors, elle n'a de cesse de chercher, depuis que les classes sociales existent, à faire paraître naturelle sa domination et sa place dominante. Et quoi de plus naturel que le corps lui-même. Voilà pourquoi cette classe a toujours cherché une distinction, une élégance, bref une « classe » supérieure.

L'écrivain Paul Nizan a écrit que le peuple avait intériorisé *« que les plus dignes de le commander le commandaient. Que ce commandement était légitimé par la possession de valeurs qui lui étaient interdites, à cause de l'infériorité de sa nature physique, de sa nature naturelle et non de sa situation sociale »*. En tout cas, le jeune bourgeois, le futur capitaine d'industrie, dès son plus jeune âge, est véritablement dressé au plus profond de son corps à l'exercice de sa domination.

Il n'est pas besoin d'exercices particuliers pour cela. En lisant le témoignage du Baron Empain (La vie en jeu), on peut en voir un exemple. Jusque l'âge de 10 ans, le jeune Édouard-Jean est instruit chez lui, il a son instituteur, et pense que c'est ainsi que cela se passe pour tous les enfants. Mais c'est un jeune régisseur qui l'impressionne, et dont il se fait comme un modèle : *« Droit, grand - il mesure 1,85 m – toujours impeccablement vêtu, Jean-Jacques Bierry faisait désormais partie de la famille, de ses affaires, partageait ses secrets, dont il était à la fois le dépositaire et le pondérateur dans l'exercice quotidien du bon sens et de la logique. »* Il y a donc d'une part les gens autour de soi que l'on peut prendre comme modèle, comme dans tout milieu social. Mais ce n'est pas tout.

Sa famille, son milieu, va imposer à Édouard-Jean une épreuve, peut-être aussi difficile que celle qu'ont connue les lycéens emmenés par les Pinçon-Charlot. *« Je viens d'avoir dix ans, raconte-t-il, je rentre en huitième et pour la première fois, je me retrouve*

confronté avec la société. D'emblée, un détail (qui n'en est pas un) me choque et me met mal à l'aise : j'arrive au collège en voiture ; et avec chauffeur et je comprend immédiatement que je suis le seul dans ce cas en voyant les autres arriver en vélo ou par le train. Je peux dire que c'est là le premier embarras de mon existence. J'aurais aimé arriver comme tout le monde, ne pas être à part ».

C'est donc le choc, et il est voulu. Il s'agit, tout jeune, d'enseigner au futur dirigeant d'empire industriel, car c'est de cela dont il s'agit, qu'il faut assumer sa place supérieure dans la société. Et Jean-Édouard apprend. *« Dès le début, je reste très réservé sur moi, ma vie, ma famille. Mais j'ouvre grand mes oreilles. Les copains de Bury me racontent leur vie, leurs parents, leurs vacances. Ça ne ressemble pas du tout à ce que je connais. Je vois bien vite que je constitue un cas à part et qu'eux sont la majorité et je trouve cela terriblement inconfortable. Il me reste deux ou trois amis de ce temps-là. Pour eux, de prime abord, j'étais un personnage abominable, froid, difficile, sans réaction de colère ou de joie, de plaisir ou de déplaisir. »* Apprendre à être ce qu'il est bien que tout à fait minoritaire, voire seul, voilà en quoi consiste cet exercice imposé, froidement, sans prévenir. Un apprentissage pour la vie.

« Il a de la classe », voilà ce que se dit et que dit l'ouvrier lorsqu'il a l'occasion de rencontrer ce genre de personnage. Oui, mais il n'y a rien là de naturel, mais au contraire toute une construction à l'œuvre, transmise et enrichie de génération en génération.

Il n'y a pas que les classes supérieures de la société qui se distinguent. Les classes moyennes intellectuelles, elles aussi, ont leurs codes, leurs règles, leur volonté d'afficher un style et une tenue qui leur correspond. Aujourd'hui, dans ces milieux-là, on se doit de paraître un peu décontracté, ni guindé, ni coincé. On doit ressentir un corps qui aime vivre, est sensible au plaisir. La cravate est donc exclue dans la vie quotidienne.

Dans les classes populaires, on balance entre la tenue que l'on va mettre pour aller travailler, avec un certain laisser aller, ou bien tenter de porter, souvent avec un peu de maladresse, une tenue plus endimanchée, pour certaines occasions par exemple. De toute façon, dans les milieux populaires, même si l'on a accès à des produits désormais démocratisés, on sait que le résultat ne sera pas le même. Une ouvrière d'usine témoigne de l'impossibilité corporelle à être identique au modèle dominant, dans l'ouvrage de Pinçon-Charlot : *« On peut faire des efforts, courir les soldes, les démarques. Tu en reviendras au même : une manière des épaules, de tenir les mains ou le sac quand tu marches ».*

Ce n'est pas seulement le visage ou les mains qui peuvent témoigner, qui portent ce que nous sommes, c'est le corps en son entier qui est en jeu. Car chacun des aspects de la vie va compter. Si l'on rentre chez soi, fatigué par le travail au point de devoir chercher dans une émission de télévision un délasserment rapide pour se vider la tête, que l'on finit par être accro à ce genre d'émission, et qu'on l'on dispose d'un canapé pour se poser, qu'il est plus facile de se prendre un sandwich devant un match de football, que l'on cède au besoin de compenser les aigreurs subies dans la journée par quelques gâteries alimentaires sucrées ou salées, etc., on ne donne pas à son corps, à son être, la même vie que celui qui est encore assez frais et disponible pour aller se mettre à la disposition des siens, qui va pouvoir sortir pour aller au théâtre ou voir une exposition, ou feuilleter une série de journaux et de magazines sur des sujets variés, pour se tenir au courant de l'actualité. Les chiffres de l'obésité sont dans la même proportion que ceux du temps passé devant la télévision.

Le matin, dans le métro, les visages sont différents selon l'heure, selon qu'il est six heures ou huit heures. Au final, notre corps porte sur lui, et d'abord sur le visage, les traces, positives ou négatives, de notre condition, de notre histoire, de notre origine, des difficultés ou des facilités de la vie que l'on a connue.

Corps individuel et corps social

Nous commençons à avoir une idée de l'importance du corps, de sa place dans notre vie. Nous pouvons essayer maintenant de comprendre en quoi cette place est une fabrication de l'histoire et de la société qui nous fait. Mais attention, dire que la société nous fait, cela ne signifie pas que c'est là une construction volontaire, consciente, voulue et calculée. Bien loin de là ! Depuis des millénaires, l'humanité et les hommes, même les plus hauts placés dans la société, subissent l'histoire bien plus qu'ils ne la dirigent.

Les plus humbles le savent, leur sort ne dépend pas d'eux. Ils le voient régi par Dieu, ou par les puissants. Mais les puissants sont également prisonniers d'un système qu'ils n'ont pas choisi, dans lequel ils doivent s'inscrire. Ils ont un degré de liberté, bien entendu, mais le cadre du système reste, inflexible. Et pourtant, il y a bien une histoire qui se forme. Cette évolution, un peu comme celle qui a concerné les plantes, les animaux, est subie, involontaire. C'est seulement depuis une époque récente que l'on réalise que cette évolution existe. Et l'un des travaux de Marx a justement consisté à tenter d'en comprendre les forces motrices, en ce qui concerne l'histoire humaine.

Aujourd'hui, nous savons que l'humanité a connu deux grandes manières de considérer le corps. Si, de nos jours, le corps est vécu comme sien, possession d'un individu, il n'en a pas toujours été ainsi.

Selon David Le Breton, dans « *Anthropologie du corps et modernité* », les Canaques, en Nouvelle-Calédonie, ont une vision végétale du corps humain. L'existence de l'homme est physiquement reliée à celle des arbres, des plantes, des fruits, au point que les composantes du monde végétal peuvent se correspondre, s'échanger, avec les siennes. Elles ne sont pas séparées, mais unies. On dira d'un enfant rachitique qu'il « *pousse jaune* », et l'on considère que la sève lui manque. L'être humain se sent vivre dans un monde où tout est mutuellement relié.

De même, dans les sociétés rurales africaines, la personne ne se limite pas aux contours de sa peau. La peau, l'épaisseur de la chair, ne dessine pas une frontière à l'individu. L'homme est d'abord un nœud de relations avec les autres, où il occupe plusieurs places différentes ; de plus, il est en lien avec ses ancêtres, il est en lien avec le monde, jusqu'au fond de son être. Dans de nombreuses langues locales, il n'existe pas de mot pour dire la notion occidentale de « *personne* ». Selon l'ethnologue Marcel Griaule, chez les Dogons du Mali, on considère le corps humain comme étant composé de quatre catégories d'éléments, de huit graines localisées dans les clavicules, de huit principes spirituels se situant en différents organes du corps, et de l'énergie vitale qui se trouve dans le sang. Chez les Kotoko du Cameroun, la personne est faite de huit éléments qui sont son corps physique mais aussi un métal – le bronze – et six principes : la force femelle, la force mâle, le cœur, le souffle, l'ombre, le caractère. Dans certaines sociétés, le corps peut disposer de plusieurs âmes, toujours en lien avec le monde.

En clair, le corps vécu de cette manière ne se résume ni aux seuls organes, ni même à une combinaison des organes et de l'âme. Non, il est en lien complexe et multiple avec tout l'univers qui l'entoure, l'univers social, et l'univers matériel, le cosmos. L'individu n'est jamais seul, il vit en lien avec les autres.

En Europe, nous vivons actuellement les choses de manière totalement séparée. Notre corps est une enveloppe fermée, qui semble nous protéger, nous enfermer, nous limiter, et à l'intérieur de laquelle nous pouvons être ou faire presque ce que nous voulons, indépendamment du monde extérieur, des autres qui nous sont proches, et de l'environnement. Nous vivons notre corps comme coupé des autres, coupé du monde, coupé même de notre pensée, de nous-mêmes, de notre âme pour ceux qui préfèrent. Nous considérons que le corps est une chose, et qu'une autre chose l'anime. En Occident, règne une idée dualiste, qui oppose le corps à l'esprit, certains parlent du corps et de l'âme.

Comment est-on passé de la vision « africaine » à la vision « européenne » ? En fait, les choses ne se sont pas faites géographiquement. L'Europe a connu cette vision du corps dans un certain passé. Et cette vision a subsisté longtemps dans les milieux populaires. Il en reste des traces, dont on dira plus loin quelques mots.

Pour les sociologues, on décèle les signes du passage d'une vision globale à celle individuelle, aux XIV^e et XV^e siècles italiens, à l'arrivée de la Renaissance. C'est le marchand, celui qui organise son trafic à grande échelle et plus encore à échelle internationale, qui est le personnage du changement. C'est donc l'ancêtre du capitaliste. Cet individu est cosmopolite, il navigue entre les cultures, et à travers ses périples, il apprend à développer son seul intérêt personnel. Il n'est plus guidé par l'esprit et l'intérêt de la communauté, et va oublier le respect des traditions. Il tourne le dos à toutes les bases qui ont fait le Moyen Âge.

L'Église sent vite un danger, et tente de réagir. Mais les lois de l'économie sont les plus fortes. Elle devra progressivement reculer, lorsque le nouveau monde de la finance va se développer, forgeant tout un monde nouveau, avec la ville, les commerçants, les banquiers, etc. L'économie du Moyen Âge était certes inégalitaire, mais elle empêchait, dans chaque corporation, l'enrichissement démesuré de l'un au détriment des autres. La nouvelle économie marchande, pré capitaliste, ne connaît que des intérêts privés, individuels et totalement égoïstes.

Cette nouveauté se retrouve en peinture, avec le fait que les œuvres des peintres, désormais, sont signées personnellement. Alors que les créateurs du Moyen Âge restaient anonymes, les artistes de la Renaissance marquent chaque œuvre de leur nom, de leur personne. Au XVI^e siècle, les peintres vont également abandonner l'ancienne habitude de ne pas représenter la personne humaine – sauf les héros de l'histoire religieuse, les hauts dignitaires de l'Église comme les papes et ceux du royaume. Ils se lancent dans la représentation des portraits, sans qu'il ne soit plus besoin de figuration religieuse. L'art se centre sur la personne, sur l'individu, sur son visage.

Le monde de l'époque est un monde religieux. Aussi, ce sera un moment important lorsqu'une autorité religieuse va apporter sa parole pour soutenir et apporter son blanc seing à la nouvelle orientation. C'est Calvin (1545) qui le fera, en justifiant notamment le crédit, donc la dette. De plus, sa vision de la religion en fait aussi un problème de conscience personnel, et place chaque croyant en lien direct avec Dieu, sans l'intermédiaire de la hiérarchie papale.

L'Église va subir de nouveaux coups avec Copernic (1473-1543) puis Galilée (1564-1642) : la Terre n'est plus au centre de l'univers, elle n'est qu'un morceau en orbite autour du Soleil. On commence à s'éloigner de la vision religieuse de l'univers, pour chercher et y trouver des lois mécaniques. Si l'univers peut se décomposer, se comprendre, le corps humain peut-être aussi... Cependant, les nouvelles idées ne touchent que les villes, et cela restera ainsi pendant plusieurs siècles. L'immense majorité de la population rurale en est exclue, totalement méprisée et considérée comme un bétail bon à être exploité. Et cette population garde en elle une vision du corps héritée du passé. On en a une idée au travers de deux situations, le carnaval et les médecines parallèles.

Le Carnaval est ce moment, autorisé par les autorités en place, où, derrière les masques, ou dans l'anonymat de la rue, la population peut se moquer ouvertement et sans aucun risque de sanction, des règles et de ceux qui les lui imposent. Mais c'est aussi le moment où elle exprime sa manière de concevoir la vie, tout autre que celle qu'on l'oblige de subir. Et ce que manifestent les corps au moment du carnaval, c'est un retour en force de la communauté. Pendant le carnaval, personne n'est spectateur, tout le monde est forcément acteur, engagé avec son propre corps, dans la fête, avec les autres.

David Le Breton observe une correspondance entre cet état d'esprit et les attitudes du corps lors du Carnaval : *« le corps grotesque des réjouissances carnavalesques s'oppose de façon radicale au corps moderne. (...) L'accent est mis sur les parties du corps où celui-ci est, soit ouvert au monde extérieur, soit lui-même dans le monde, c'est-à-dire aux orifices, aux protubérances, à toutes les ramifications et excroissances : bouches bées, organes génitaux, seins, phallus, gros ventres, nez.. C'est-à-dire tous les organes qui supporteront la honte dans la culture bourgeoise. Les activités où se complaît l'homme carnavalesque sont justement celles où les limites sont transgressées, celles où le corps déborde, vit dans la plénitude de son expansion vers le dehors : l'accouplement, la grossesse, la mort, le manger, le boire, la satisfaction des besoins naturels. Et cela avec une soif d'autant plus grande que l'existence populaire est précaire, les périodes de disette fréquentes et le vieillissement précoce. »*

La médecine et le corps

Il est difficile de dater les débuts de la médecine. Disons simplement qu'avant que celle-ci commence à savoir faire émerger les débuts d'une logique scientifique, aux alentours de la Renaissance, la médecine, comme la société et les humains qui la composent, a elle aussi une vision globale qui met en lien le corps avec tout l'environnement.

Dans l'Égypte antique, le médecin fait partie de l'élite de la société, et sa pratique se transmet de père en fils. La maladie est vue comme un châtement dont les causes sont surnaturelles. Et l'on soigne en administrant des substances qu'on pense magiques. Dans la Grèce antique, le médecin est en fait une sorte de prêtre qui fait l'intermédiaire entre le malade et les dieux guérisseurs ; ces dieux sont nombreux, Zeus, Apollon, Esculape (Asclépios), etc. Cependant, une personnalité va marquer cette époque, en cherchant les causes des maladies, en accumulant également des observations nombreuses en vue de trouver des explications : c'est Hippocrate (460-377 avant JC), le même qui va définir une règle morale pour le médecin, le serment d'Hippocrate.

Mais il n'est pas facile de voir ce qu'on ne sait pas, ni d'abandonner les visions de son temps. Hippocrate va donner une vision du corps humain basée sur quatre humeurs, et cette vision durera, en Occident, jusqu'au début du XIX^e siècle. On pense donc que quatre humeurs, quatre substances liquides circulent et forment le corps humain : le sang, bien entendu, mais également le phlegme, la bile jaune et la bile noire. Ces humeurs sont en correspondance avec les quatre éléments de l'univers (air, eau, feu, terre), ils ont des qualités spécifiques et déterminent quatre tempéraments : sanguin, flegmatique, bilieux, mélancolique. Et l'on pense donc que ces humeurs doivent rester dans un certain équilibre les unes par rapport aux autres, de manière à pouvoir maintenir une relation harmonieuse entre l'homme et le monde qui l'entoure. La maladie est vue comme une altération du bon équilibre entre les humeurs, déséquilibre pouvant provenir de causes externes (la météo, le temps qu'il fait) ou internes au corps (l'alimentation, le tempérament, la passion).

De là, par exemple, la pratique des saignées. On voit en la Lune une force qui influe sur celles-ci, sur les menstruations des femmes, la croissance des plantes, le moment aussi de la naissance ou de la mort. Et plus généralement, on voit des liens entre tel ou tel élément naturel, tel objet, une couleur, une odeur, et l'on va considérer qu'ils peuvent agir ou interagir sur un organe, favoriser la guérison d'une blessure, etc. Répétons-le, le corps n'est pas une frontière de la personne, telle qu'on le vit de nos jours.

Durant les premiers siècles après JC, dans le haut Moyen Âge, l'enseignement médical se perd, et avec lui les connaissances qu'avaient obtenues les médecins du monde antique. Mais il renaît dans le monde musulman, car dès le VII^e siècle, l'on se met, là, à s'intéresser et à traduire tous les ouvrages de l'antiquité, dans tous les domaines. Plusieurs médecins du monde islamique font progresser l'observation clinique : Rhazès (env. 850-923), Avicenne (980-1037), Averroès (1126-1198). En Occident, par contre, s'il faut faire un acte de chirurgie, en coupant un membre, cela est vu avec mépris par les médecins, qui laissent cela au chirurgien, en fait souvent un bourreau, habitué de la souffrance.

Il arrive que l'on regarde à l'intérieur d'un corps humain en Occident. Mais on le fait avec un regard qui est à mille lieues de celui de la médecine que nous connaissons maintenant. Un auteur, Piero Camporesi, évoque la manière dont une sœur du couvent des Augustins, sœur Chiara de Monfalco, est traitée après sa mort, en 1308. On met le cœur à part, on range différents viscères dans une cruche en terre. En fait, on constitue des reliques qui devront aider le croyant à vénérer la sainte. À un moment, nous dit-on, les sœurs ont une intuition : elles plongent leur lame dans une viscère, et là, miracle, elles y voient une forme, la Croix, dessinée par plusieurs nerfs. Excitées, elles fouillent un peu plus, et là se révèle à leurs yeux un nerf qui représente, de manière évidente, le fouet avec lequel le Christ a été battu. Alors, bientôt, les hommes d'Église vont s'emparer de ce cas et, devant les yeux ébahis des témoins, théologiens, juges, médecins, religieux, on va trouver et décrire aussi « *la couronne d'épines, les trois clous, la lance et la perche avec l'éponge, représentés de façon si vivante que Bérangario, en touchant la pointe de la lance et les trois clous, s'y piqua, nous dit le texte, comme s'ils avaient été réellement de feu* ».

En fait, les croyants, et tout le monde l'est à cette époque, considèrent qu'être chrétien c'est être dans le corps du Christ, réellement, et ils voient donc ce qu'ils croient. Pour la chrétienté, la communauté chrétienne fait littéralement corps commun, avec l'hostie délivrée par le prêtre, on mange le corps du Christ. Voir l'intérieur du corps humain et le disséquer de cette manière, c'est à l'exact opposé de ce que l'on fera plus tard.

Au XIII^e siècle, l'Église entreprend la création de nouvelles universités en Europe. Mais elle reste attachée au respect de la pensée de Galien. Il faudra attendre le XIV^e siècle, pour que, après plus de mille ans d'interruption, on se remette à regarder, pour le connaître, le corps humain. Au XIV^e siècle, on pratique des dissections dans une sorte de salle de spectacle. Et l'on va commencer, par exemple, par corriger certaines erreurs commises par Galien. C'est une révolution des esprits qui permet cette nouvelle attitude devant le corps humain. Et cette pratique à son tour va accélérer la révolution des esprits qui l'a permise.

On peut choisir comme date d'un tournant les années 1540, et comme personnage Vésale. A ce moment-là, on considère que la personnalité à laquelle a appartenu le cadavre que l'on examine n'a plus aucune importance ; on cherche à recenser les organes, à en voir les liens, à en comprendre les fonctions. Les anatomistes étudient le corps pour lui-même, le considèrent donc comme isolé du monde, et non plus en lien ni avec celui-ci ni avec la personne qui a habité ce corps. Il aura fallu toute une période, après les premières dissections officielles au début du 15^e siècle, pour y parvenir. Il aura fallu, on l'a dit, les changements de mentalité dans certains milieux urbains, avec le développement de la classe des marchands.

Mais même Vésale (1514-1564), qui réalisera de très nombreuses notes d'observations et de dossiers sur l'anatomie humaine, même lui a encore un léger doute : les anatomistes, bien qu'ayant l'accord des autorités religieuses pour procéder à ces observations, ne sont pas tout à fait certains de ce qu'ils font. Ils se demandent si vraiment ils n'attendent pas encore à quelque chose qui resterait de cette personne, quelque chose qui ne pourrait plus s'exprimer, certes, mais qui peut-être souffrirait de ce qu'on lui fait. Et même si l'Église les assure que Dieu a la capacité, au ciel, de reconstituer ce corps qu'ils démantibulent, ils sont encore inquiets au cas où leur dissection l'empêcherait de connaître sa résurrection au paradis.

La médecine va végéter à ce niveau jusqu'au XVIII^e siècle, avec le début de la révolution industrielle. Et là, on verra une accélération des découvertes scientifiques. Le thermomètre mesure la température du corps, on apprend à mesurer le pouls. Les premières vaccinations, contre la variole, sont faites grâce aux travaux de l'anglais Jenner (1798). Les progrès décisifs auront lieu au XIX^e siècle, et l'état de santé des populations va s'améliorer, faisant passer l'espérance de vie, qui était de 20 ans en 1775, à 36 ans en 1830, et 48 ans en 1900. Le premier antibiotique est produit en 1938 : il détruit ou bloque la multiplication des bactéries dans le corps humain. Ce sont les infections qui commencent à être maîtrisées.

Mais, il y a un mais. C'est que, parmi une partie de la population, l'ancienne manière de voir le corps n'a pas disparu. On la retrouve dans ce qu'on appelle communément les médecines parallèles. Pour David Le Breton (professeur à l'université Marc-Bloch de Strasbourg et membre de l'institut universitaire de France, auteur de *Anthropologie du corps et modernité*) s'il y a plusieurs types de médecine qui coexistent, ce n'est pas que l'un soit plus arriéré que l'autre. C'est que l'approche même du corps est différente. Pour cet auteur, comme d'ailleurs pour Natacha Ordioni (maîtresse de conférences de sociologie à l'université du Sud Toulon-Var, auteur de *Corps et société*), le maintien et le même renouveau dans les sociétés occidentales des médecines parallèles est un signe. « *L'homme de la ville qui prend le chemin de la campagne (ou qui rencontre un guérisseur traditionnel dans sa cité même) n'est pas seulement en quête d'une guérison que la médecine a échoué à lui donner, il trouve aussi au contact du guérisseur la révélation d'une image de son corps plus digne d'intérêt que celle fournie par le savoir biomédical (...) Si la médecine répond à la question des causes de la maladie, elle laisse dans l'ombre celle de son sens.* »

Le Breton explique que ce qui fait la réussite de la médecine moderne, le fait d'avoir désarticulé dans les esprits le corps humain en morceaux isolés, traités et soignés séparément, cette manière donc de concevoir le corps comme une machine dont on corrige chaque pièce défaillante, cette vision a complètement tourné le dos à la vision des origines. Elle y a perdu du coup son sens profond. Et c'est en recherchant à renouer avec ce sens que les médecines parallèles prospèrent. Cela dit, Le Breton les met toutes à égalité, leur trouve à toutes des valeurs – acupuncture, homéopathie, ostéopathie, chiropractique, sophrologie, magnétiseur et j'en passe - sans aucune critique.

Mais il a effectivement raison de souligner que le seul souci d'efficacité de la médecine aboutit par exemple à ce qu'elle méprise, l'effet placebo. On appelle un placebo un produit a priori neutre ou dont on sait qu'il n'a aucun effet connu sur une maladie, mais lorsqu'on l'administre à un malade en lui disant que c'est le médicament approprié, il a un effet positif. Les études montrent que la manière dont sont administrés les soins au malade a une importance, il n'y a pas que le produit donné qui a de l'effet. En réagissant favorablement, l'effet placebo est la preuve que l'imaginaire du malade joue un rôle, trouve un sens, et que cela peut avoir une part d'effet sur la guérison. Selon Natacha Ordioni, « *Les études révèlent que le taux moyen de réponse au placebo est d'environ 30%, et (...) il varie fortement en fonction des pathologies, se révélant particulièrement élevé pour les maux de tête, l'hypertension ou l'ulcère duodéal* ».

Mais le monde médical répugne à accepter, à reconnaître, et plus encore à utiliser cet effet, dans la mesure où il sort de sa rationalité, de sa logique. Pire, cet effet est parfois même nié. Et l'on va plutôt considérer le malade qui réagit positivement à l'effet placebo d'un certain mépris moqueur, en le considérant comme un niais. Pourtant, cet effet existe sur toute personne, et existerait y compris sur les médecins eux-mêmes. Il y a bien là une part oubliée de la personne, de la part de la médecine moderne. C'est d'ailleurs de cela quand il s'agit quand on entend régulièrement cette plainte des patients : « *Oh, ce toubib, il ne vous écoute pas, il vous expédie vite fait* ». La médecine demande justement de n'être que « patient », passif. Il y a certes, heureusement, des généralistes surtout qui prennent le temps de chercher à appréhender l'ensemble de la personne, lors de la consultation, mais pour un grand nombre, il s'agit seulement de chercher à déterminer le produit le plus efficace, comme si la chimie allait régler n'importe quel problème.

Notre corps, notre cerveau, notre état mental et physique forment un tout. On en a une idée lorsque l'on revoit une bonne connaissance et qu'elle semble rayonner : on lui demande s'il ou elle est amoureux, amoureuse. La personne va bien à la fois sur le plan des sentiments, des pensées, et cela se traduit sur l'image que donne le corps aussi.

Une dernière observation, enfin. Alors que nous vivons une période où l'on sait une profusion de choses sur le corps humain, le commun des mortels, vous et nous, en savons au fond très peu sur notre corps. Nous savons tout juste placer quelques organes, mais beaucoup sont bien flous dans notre tête. Pourtant, le savoir populaire, il y a quelques décennies, savait mieux les localiser. La vie à la campagne, auprès des bêtes, apportait une assez bonne connaissance de la morphologie. Mais aujourd'hui, on n'a plus qu'une vague connaissance, héritée des bancs de l'école, et on laisse à la médecine le monopole du savoir sur le corps, les organes et les fonctions.

La médecine est bel et bien devenue un pouvoir. Et ce pouvoir sur le corps des autres, on le ressent, dès qu'on franchit le seuil d'un hôpital, d'une clinique, lorsque l'on est le

patient. On est pris en charge, mais d'une manière au mieux plus ou moins paternaliste, infantilisante, au pire comme un simple objet stocké en attente de réparation.

Les obligations du corps

La société, par tous ses pores, impose des obligations en ce qui concerne le corps. Certaines sont véritablement absolues, comme les odeurs corporelles, ou le fait de simplement parler urine ou défécation. D'autres sont recommandées, comme les divers bruits du corps qu'il s'agit de camoufler. D'autres enfin sont moins évidentes, mais peuvent avoir une force considérable, et là on touche à l'ensemble des apparences. Le modèle en cours est, pour la femme : un corps jeune, hygiénique, lisse, en bonne santé, et svelte ; pour l'homme, jeune, hygiénique, lisse, en bonne santé et musclé.

Le poids est une tare pour le corps. Derrière le jeu de mots, il y a une réalité oppressante. C'est que l'image que l'on donne, confrontée à celle que la société idéalise, joue un rôle essentiel dans notre bien être. Une bonne partie de ceux qui font du sport le font en réalité, chez les hommes, pour se muscler, chez les femmes, pour garder la ligne. C'est-à-dire pour répondre aux conventions esthétiques du moment. Selon un sondage de 1999, deux tiers des Françaises déclarent pratiquer régulièrement un régime pour mincir. Les femmes subissent bien plus que les hommes le poids du culte de la minceur. 90% des anorexiques sont des femmes.

Cette pression est si puissante qu'elle ne se contente pas de rendre la vie plus ou moins invivable à un grand nombre de personnes, elle aboutit à de véritables drames. Voici le témoignage d'un mannequin, lu en 2015 à l'Assemblée nationale, par un député : « *Mon agence de mannequins, la plus grande de France, m'a applaudie parce que j'avais perdu du poids, alors que je venais de m'écrouler dans la rue une semaine plus tôt de faim et de fatigue. Je faisais moins de 45 kg pour 1,80m, j'étais en état de famine, je n'avais plus mes règles, mes carences ont entraîné un début d'ostéoporose. Une mannequin est décédée non loin de moi lors de la Fashion Week en 2011, elle aussi morte de faim et victime d'un arrêt cardiaque* ». Et il a fallu que l'Assemblée nationale française rédige une loi, qui doit définir l'indice de masse corporelle minimal (IMC) sous lequel il est interdit d'exercer pour un mannequin. Les mannequins sont des cas extrêmes, parce que ce sont les modèles que la société propose aux autres. Le monde contemporain est subtil, il n'impose rien, il laisse libre, simplement il dégoûte de certaines normes et fait rêver systématiquement avec d'autres ; et pour cela, il dispose des grands moyens.

Arrêtons-nous un instant pour nous demander pourquoi l'industrie de la mode, où se trouvent sans doute un grand nombre de têtes lucides, pourquoi donc choisit-elle de maintenir comme modèle un corps absolument impossible à copier, sauf à se mettre en danger de mort ? On a peut-être une réponse en lisant Bourdieu (La domination masculine), lorsqu'il explique le comportement que la société est parvenue à obtenir de la femme : « *Sans cesse sous le regard des autres, explique-t-il, elles sont condamnées à éprouver constamment l'écart entre le corps réel, auquel elles sont enchaînées, et le corps idéal dont elles travaillent sans relâche à se rapprocher* ». On comprend alors que si le corps idéal devenait facile à accéder, il n'y aurait plus besoin d'autant de travail, donc de temps et d'argent à y consacrer. Mieux vaut effectivement, pour l'industrie, que le corps idéal soit absolument inaccessible. Cette industrie peut ainsi rêver que le travail qu'elle exige des femmes reste éternel.

Le poids est devenu un problème qui mine profondément la vie. Selon certaines études, le régime est une chose jugée de « *difficile* » pour 77% des femmes, de « *très difficile* » pour 35% et de « *combat permanent* » pour la moitié d'entre elles. Les tentatives échouent le plus souvent. Il y aurait « *entre 75% et 95% d'échecs sur une période de 5 ans* » (Vigarello). On imagine l'impact de chaque échec sur le mental, sur l'image de soi. Dans le contexte moderne où la beauté revient à l'individu et à lui seul, l'échec peut aller jusqu'à la culpabilité, la victimisation. De ce point de vue, la soi disant démocratisation a surtout démocratisé l'angoisse vis-à-vis de son corps. La libération tant vantée est une forme de schizophrénie, car se mêle au sentiment de liberté qui vient de l'individualisation de la beauté, une angoisse quasi permanente. Angoisse qui, à son tour, devient objet de marché, et de produits pour la soigner.

Tout se passe comme si afficher un corps dont le look répond bien au culte de la jeunesse et de la maigreur, c'est prouver qu'en soi, l'on a toutes les qualités demandées et requises par la société pour réussir. L'image que l'on donne serait une preuve de ce que l'on est, de notre réalité intérieure... Une femme qui tourne le dos à ces règles, et qui paraît bien en chair, sera perçue au premier abord comme incapable de volonté, de maîtrise de soi, etc.

L'alimentation et le sport sont donc des leviers pour jouer sur le poids. Et se sont ainsi développés, « démocratisés » des branches d'industries ou des industries nouvelles visant à répondre à ces attentes. Pour ce qui est de paraître ou de « rester » jeune, la liste de ce qui nous est proposé serait interminable : chirurgie esthétique, crèmes rajeunissantes, exercices de gymnastique diverses et variées, etc.

Mais qu'il s'agisse de l'aspect de jeunesse, ou de sa ligne, ou de sa santé aussi, c'est de nos jours l'industrie et le monde capitaliste qui ont les commandes et qui définissent des stratégies pour créer une image, susciter le désir d'y ressembler, et enfin car c'est là l'objectif, nous faire acheter les produits. Pour parvenir à ses fins, cette industrie n'hésite pas à nous rendre la vie réelle insupportable. Toute la publicité diffuse, de manière sous entendue mais permanente, l'idée que non, nous ne devons pas nous satisfaire de ce que nous sommes déjà, nous devrions même avoir un peu honte, quand l'on sait que les produits de rêve existent, qu'ils sont à portée de main. L'Oréal a mis au point un logiciel de morphing qui, à partir de l'image d'un visage de 18 ans, va vous montrer le vieillissement à 60 ans, en quelques secondes. Il faut donc anticiper, pour « ralentir » cette future vieillesse, « *vous le valez bien !* ».

Cette honte permanente, ce complexe (car la comparaison avec les mannequins sert à cela) ne font que mettre ceux qui subissent ces publicités dans une sorte de malaise, de mal-être, qui fait en réalité l'inverse de ce qu'il prétend : il nous détériore la vie, sa simplicité, son acceptation, l'acceptation aussi des différences, pour les corps comme pour le reste. Les femmes, surtout, se sentent indignes, ne s'aiment pas, n'aiment pas leur corps, alors même qu'elles ne cessent de faire des efforts pour en modifier l'apparence. Bourdieu souligne que dans la plupart des études, les femmes se déclarent très peu satisfaites de leur corps et se plaignent en particulier de parties trop « grandes » ou trop « grosses », tandis que les hommes sont au contraire insatisfaits des parties qu'ils jugent trop « petites ».

L'industrie a réussi depuis longtemps à inventer l'obsolescence des appareils qu'elle nous vend : telle machine à café a une durée de vie volontairement limitée, car l'on a fait en sorte qu'elle tombera en panne, puisque telle pièce a été étudiée pour avoir une durée de vie limitée. Eh bien, l'industrie fait mieux encore pour les femmes : c'est l'obsolescence

permanente : leur corps est déjà obsolète, il doit dès à présent, quel que soit l'âge, être retravaillé, réaménagé, modifié, réparé.

L'économie capitaliste ne peut s'arrêter de chercher à s'étendre. Le corps des femmes étant déjà envahi de produits et dispositifs de toutes sortes, on a évidemment pensé à gagner l'autre moitié de l'humanité, les hommes, à la même addiction. Il reste encore beaucoup pour que la pression exercée sur les hommes approche de celle que subissent les femmes, mais le marché du corps masculin progresse. Aux États-Unis, trois millions d'Américains prennent des stéroïdes anabolisants pour accroître leur masse musculaire. Ils craignent que leur poitrine soit trop maigre, que leur sexe soit trop petit, leurs muscles dérisoires ou leur calvitie trop avancée. L'opération consistant à obtenir une verge plus longue ou plus épaisse est devenue banale : le chirurgien coupe en partie les ligaments qui relient la verge au pubis, ce qui la fait pendre davantage. On peut aussi ajouter de la graisse, prélevée dans la cuisse. Tout cela ne change rien à l'érection, et la met même en danger, si le nerf pénien est touché. Mais l'homme satisfait à sa conviction qu'il est plus homme en proportion des mensurations de sa verge. Et toute une industrie lui répète ce critère, en lui proposant des produits adaptés. Les femmes, elles, peuvent se soumettre à un « rajeunissement vulvaire », un resserrement du vagin, etc.

De même que des tests ont mis en évidence qu'il existait un racisme à l'entrée des clubs de nuit, selon la couleur de la peau, d'autres ont montré qu'il y a une discrimination à l'embauche en fonction de la beauté telle qu'est socialement admise. Dans les milieux populaires comme dans les milieux des classes moyennes, beaucoup pensent que l'affichage de son corps compte, qu'il est, selon les cas un atout ou un désavantage pour réussir en société, sur le plan sentimental ou dans la vie professionnelle. L'on accorde donc une grande importance à s'en préoccuper. Et l'industrie le sait.

Plus la contrainte sociale devient forte pour nous indiquer des modes ou des modèles à respecter, plus l'industrie est sûre de pouvoir nous vendre ses produits. Selon Ordioni, « *plus de 50% du contenu des magazines féminins destinés aux 8-11 ans aurait trait à l'apparence physique et enjoindrait à plaire et à séduire* ».

Mais cette pression calculée, travaillée par des milliers de publicitaires, a des conséquences qui nuisent à chacun et à la vie en société. Pour le sociologue Alain Ehrenberg, la dépression est directement liée à l'ensemble des normes que nous impose la société actuelle dans la vie quotidienne ; il faut être efficace en tout, partout, en famille, productif au travail, et même dans les loisirs. Confronté à ce trop plein d'exigences, qui plus est en changement permanent, l'individu devient plus fragile. Il déprime. La dépression était rarissime dans les années d'après guerre ; elle est devenue depuis les années 1970 une des pathologies les plus répandues, avec de 5 à 7% de déprimés dans le monde.

Parmi tous ceux qui subissent ces injonctions, ces obligations sociales, et qui leur obéissent, personne n'aimera convenir qu'il en est devenu le sujet obéissant. Selon le milieu social, on sauvera les apparences par une présentation légèrement différente. Parmi les couches moyennes ou plus privilégiées, comme les professions libérales, on déclare beaucoup que l'on recherche à être « en forme ». En fait, on a d'autant plus besoin de dépenser ses muscles pour retrouver une certaine vitalité que la profession se fait dans un immobilisme de tous les muscles. Ces catégories sont plus soucieuses de leur santé, et cherchent à transformer ce qu'elles appellent la « *fatigue nerveuse* » due à leur travail, en « *bonne fatigue* », c'est-à-dire une fatigue musculaire, non plus diffuse, mais bien concrète dans le corps. On associe

donc, dans ces milieux, la pratique physique avec le fait de vouloir « s'éclater », « se retrouver », de « bien se sentir dans sa peau ».

Par contre, dans les milieux ouvriers ou dans le monde rural, on doit déjà, par son travail, user de sa force physique. Et l'on ne va donc pas chercher à trouver dans l'utilisation de ses muscles un sentiment de détente ou de bien être.

Nous dirons aussi deux mots d'un problème qui est rarement soulevé, mais qui est sans doute loin d'être négligeable : c'est la recrutement en fonction du physique et du corps par les entreprises. Le sujet est de fait tabou, très difficile à quantifier. mais l'on a des exemples réguliers qui indiquent qu'il existe, et ce n'est pas étonnant. À partir du moment où la société a effectivement mis dans les têtes un certain nombre des idées que nous avons mentionnées concernant le corps, les normes de beauté, on va trouver un certain nombre de patrons qui feront la calcul qu'ils auront plus de réussite, que ce soit en attirant plus la clientèle, ou simplement en affichant une meilleure image publicitaire de leur entreprise, s'ils soignent leur recrutement en faisant un tri en fonction de l'apparence corporelle.

Depuis une loi en date du 16 novembre 2001, l'apparence physique est l'un des 18 critères de discrimination que la loi interdit par le code pénal. Mais il est très difficile pour les personnes d'apporter la preuve d'une telle discrimination. Dans une étude faite « en 2004, l'observatoire des discriminations a constaté que les CV adressés pour des postes de commerciaux en Ile-de-France étaient plus souvent écartés lorsqu'ils comportaient une photo du candidat montrant un visage disgracieux. un an plus tard, le même organisme est parvenu à des conclusions similaires pour des personnes obèses. » (Le Monde 28/08/2010). Autre étude, qui date de 2006 : dans le cadre d'un doctorat en sciences de gestion, Hélène Garner-Moyer envoie 686 CV pour des emplois de comptable, d'assistante de direction et de commerciale. Elle partage ces envois en deux catégories, une moitié avec une photo de personne « séduisante », l'autre moitié avec une photo « moins séduisante ». Résultat, 52% de la première catégorie ont été convoquées, et seulement 26% pour la seconde catégorie. (Le Monde 28/08/2010).

L'homme, la femme et le corps

De nos jours, il semble naturel, évident et indiscutable que l'homme et la femme sont deux êtres peut-être physiquement complémentaires mais biologiquement différents. Personne ne dirait que la femme est un homme un peu moins homme. Tout le monde convient que la nature nous a fait différents, et l'on entend bien souvent l'argument selon lequel les places différentes dans la société entre hommes et femmes ne sont que la traduction de cette différence naturelle, qui a fait par exemple la femme pour enfanter, ou moins forte que l'homme.

Et pourtant, une autre vision a existé. Et pas dans n'importe quelles têtes. Dans la Grèce antique, Hippocrate comme Galien considèrent qu'il n'y a pas de différence essentielle entre homme et femme ; à leurs yeux, femmes et hommes produisent tous deux la même matière, le sperme. Entre l'homme et la femme, il n'y a qu'une différence de degré. Cela ne signifie pas une égalité, dans la société, entre hommes et femmes. Cette différence de traitement existe dans la société, et peut même être écrasante. Mais on ne s'appuie pas sur une différence de nature pour chercher à la justifier. On est en fait un peu moins hypocrite

qu'aujourd'hui, et l'on dit crûment que la société se doit de partager les tâches de cette manière injuste.

La chrétienté, elle, dira que c'est Dieu qui a fait la femme avec une côte de l'homme, et que c'est donc lui qui est responsable de la place qui lui échoit. Et elle condamnera la femme à une double peine, en l'accusant, en plus, d'avoir un corps qui a été la cause du péché originel. L'un des plus grands penseurs du catholicisme, l'évêque Augustin, connaît de son vivant les débuts de l'effondrement de l'empire romain, effondrement qui menace aussi le christianisme, puisque l'Empire en a fait sa religion officielle. Eh bien, Augustin qui vit cette époque bien noire considère que ce sont les femmes qui en sont responsables. Pour lui, le péché originel continue de se transmettre, de génération en génération, par le sexe de la femme. La femme mérite donc bien sa place inférieure dans la société !

C'est en fait assez récemment que la conception actuelle l'a emporté. C'est au XVIII^e siècle que l'idée gagne que les deux sexes sont biologiquement différents. Et c'est donc depuis ce moment-là que l'argument de nature, la maternité, la force physique inférieure, est utilisé. Auparavant, on n'y pensait même pas. Comme quoi, ce n'est qu'un argument.

Malgré donc les actions des féministes, et aussi des femmes et des hommes qui ont milité pour une égalité, des communistes sincères notamment, malgré donc les coups de boutoir qu'a pu connaître la position dominante des hommes au XX^e siècle, il reste dans la société occidentale que l'inégalité des sexes reste dans l'ordre des choses, puisqu'on la retrouve à la fois dans la maison, dans la société, et dans les corps.

Mais cette domination prend des apparences moins évidentes que par le passé. La domination est intégrée, depuis bien longtemps, par les femmes elles-mêmes. Il n'est pas besoin qu'une mère enseigne à sa fille de ne pas tenir ses jambes écartées, la chose lui est transmise par le comportement de toutes les filles et des femmes. Une morale y est évidemment associée : tenir les jambes écartées est au mieux vulgaire, au pire une attitude de prostituée. La fille, la femme doit ainsi obéir à une série d'injonctions, non dites, auxquelles elle doit soumettre son corps. Il faut se tenir droit, rentrer le ventre, ne pas écarter les jambes, ne pas s'asseoir n'importe comment. Bourdieu en fait le détail dans *La domination masculine*. Alors que les hommes peuvent tout à fait se permettre de prendre des attitudes qui occupent plus d'espace avec leur corps, s'asseoir sur un bureau, se balancer sur une chaise, etc., les femmes doivent contrôler leurs gestes aussi en fonction du vêtement : les talons hauts, le sac à main qui encombre les mains, la jupe qui limite les mouvements, interdit de courir, de s'asseoir n'importe comment.

Pire, nous prévient Pierre Bourdieu, on nous fait parfois passer pour une liberté nouvelle ce qui n'est qu'un nouveau camouflage de la domination. *« À ceux qui objecteraient que nombre de femmes ont rompu aujourd'hui avec les normes et les formes traditionnelles de la retenue et qui verraient dans la place qu'elles font à l'exhibition contrôlée du corps un indice de "libération", il suffit d'indiquer que cet usage du corps propre reste très évidemment subordonné au point de vue masculin (comme on le voit bien dans l'usage que la publicité fait de la femme, encore aujourd'hui en France, après un demi-siècle de féminisme) : le corps féminin à la fois offert et refusé manifeste la disponibilité symbolique qui, nombre de travaux féministes l'ont montré, convient à la femme, combinaison d'un pouvoir d'attraction et de séduction connu et reconnu de tous, hommes et femmes, et propre à faire honneur aux hommes dont elle dépend et auxquels elle est liée, et d'un devoir de refus sélectif qui ajoute à l'effet de "consommation ostentatoire" le prix de l'exclusivité »* (La

domination masculine). La femme qui s'affiche comme libérée, elle aussi, sera de toute façon vue et abordée, par les hommes se comportant en dominants, comme une proie, peut-être même particulièrement désirée.

La liberté et le corps

Malins, les publicitaires maîtrisent l'art du mensonge, et n'ont de cesse de masquer, avec des mots à eux, les défauts de leurs produits. Et le défaut principal, commun à tous les produits que nous avons évoqués, pour garder la ligne, paraître jeune, séduisant, etc. c'est qu'on en a fait une obligation forcenée. Qu'à cela ne tienne ! Toutes les industries du corps n'ont qu'un mot à la bouche : liberté ! « *Une ruse de la modernité, écrit Le Breton, fait passer pour libération des corps ce qui n'est qu'éloge du corps jeune, sain, élancé, travaillé, hygiénique* ».

Une période récente, cependant, a connu, si ce n'est une liberté, au moins une importante libéralisation, un degré plus grand de liberté. Ce sont les années qui ont suivi 1968. Dans un certain nombre de domaines, la sexualité, la conception des enfants, notamment, un véritable changement s'est produit dans les manières de voir jusque là imposées par la société. La société a été bousculée. Des comportements moins hypocrites, moins conventionnels, ont existé, se sont diffusés dans de grandes parties de la population. Le rapport hommes-femmes, dans une partie de la jeunesse, en a été changé, et du coup le curseur de la domination masculine, dans l'ensemble de la société, a été déplacé.

Mais tout ceci ne s'est produit que par contre coup des mouvements sociaux qui ont fait 1968. Insurrections étudiantes dans une grande partie du monde occidental, grève générale d'un mois en France. Et si de tels changements ont pu avoir lieu, c'est que, en même temps que l'on se battait contre les CRS, ou que l'on occupait les usines, une partie notable de ceux qui participaient au mouvement ont imaginé et mis en branle dans les têtes, collectivement, la possibilité d'un autre monde. Les expressions société sans Etat, capitalisme, socialisme, communisme, étaient discutées dans la rue, dans l'autobus, et pas seulement dans les réunions. Les réunions, d'ailleurs, réunissaient très au-delà des gens habitués aux réunions. C'est de cette vie intellectuelle contestatrice que vont naître et se développer certains changements liés au corps lui-même. Preuve que Mai 68 a été un mouvement en profondeur, quoi que veuillent en dire certains.

C'est vrai, aussi, que le système capitaliste a su, à son tour, récupérer une partie de ce qui s'est produit alors, que son industrie a su créer de nouveaux marchés, celui de la jeunesse, celui de la pornographie, etc. Mais cela n'enlève rien aux mouvements qui ont permis le droit à l'avortement, à la contraception, à l'accès aux images des corps faisant l'amour, jusque là totalement censurées, inexistantes. Pendant un temps au moins, et dans des milieux non négligeables, l'attitude des filles à l'égard des garçons et celle des garçons envers les filles se sont rapprochées d'un commun respect.

De ces changements profonds, positifs, car allant dans un sens égalitaire, il en est aussi résulté des caricatures, ou des récupérations, et de nouvelles normes. Par exemple, la pratique des seins nus (apparue à Saint-Tropez en 1964) va devenir l'une de ces normes. Les femmes qui dévoilent leur sein au soleil le font d'abord pour généraliser leur bronzage, culte déjà installé et qu'on a vu succéder au tournant du siècle à celui de la peau au contraire blanche. Elle ne cherchent guère à ressentir une sensation agréable due au soleil sur leur poitrine. Non,

elles obéissent à la tyrannie du bronzage, et comme cela se produit dans une société de normes, elles vont exclure en le faisant toutes celles dont la poitrine ne correspond pas aux canons exigés, de forme, d'opulence, d'âge ou de tenue de ces seins. Ceux ou celles qui peuvent arborer des seins bien vus peuvent se targuer de « liberté ». Mais pour nous, une véritable liberté n'exclut personne, et libère un peu plus tout le monde.

En fait de liberté, la société actuelle fonctionne par des contraintes diffuses, non dites, non écrites, mais très fortement ancrées, répétées sous toutes les formes par les affiches publicitaires. Sans un mot, l'image suffit. Avec un tel matraquage, en dehors d'une période de révolte sociale, la liberté du corps ne peut être qu'un leurre. La nudité du sein n'est pas sa liberté.

En l'absence de mouvement profond au sein de la société, la liberté n'est qu'un argument de vente. Certes, une certaine liberté du comportement est possible. Pouvoir bronzer les seins nus est sans doute préférable à une interdiction de ceux-ci. Le corset a étranglé la taille et maintenu de ses griffes la poitrine et le ventre des femmes du XVI^e au début du XX^e siècle. Qu'il ait été mis au placard dans les années 1910-1920 est une bonne chose. Mais est-ce une liberté, comme on l'entend si souvent ? On a inventé la jupe, qui oblige à contrôler ses gestes, ce qui a fait dire à Pierre Bourdieu : « *La jupe, c'est un corset invisible, qui impose une tenue et une retenue, une manière de s'asseoir, de marcher* ».

Depuis une ou deux dizaines d'années, on voit se développer toute une série de pratiques de marquages corporels. Et là encore, on peut entendre le mot « libération ». Mais il y a une histoire du tatouage aussi. Dans les sociétés sans État, le tatouage est une marque positive. Le marquage corporel est lié à un ensemble de rites d'initiation, ou de passage à l'adolescence, etc. On procède à des tatouages, à des scarifications, des déformations du corps, des piercings. En Polynésie, ou chez les Iroquois d'Amérique du Nord, certains tatouages sont le signe d'appartenance à un statut élevé, en lien avec les dieux. Mais avec l'apparition de l'État, la caste dominante se servira aussi du tatouage pour marquer les inférieurs qu'elle veut particulièrement rejeter. Dans la Grèce antique, si on tatoue quelqu'un, c'est l'esclave, ou l'exclu de la société de manière générale. Cette pratique sera reprise par l'Empire romain. Avec l'arrivée au pouvoir de la chrétienté, l'empereur Constantin interdit le tatouage sur le visage, car la figure humaine est une représentation divine qu'il ne faut pas altérer. Les camps de concentration nazis de la Seconde Guerre mondiale procèdent à un tatouage pour rendre les corps anonymes, numérotés, avec la volonté de supprimer la personne.

Jusque dans les années 1970, une sorte de tradition culturelle affichait le tatouage chez un certain type d'hommes affichant leur virilité, marins, homosexuels. Affichage qui se voulait déjà rebelle, ou excentrique. Mais une nouvelle pratique du tatouage et du piercing apparaît dans le courant des années 1960, dans le courant hippie, puis dans le courant punk des années 1970. Il ne s'agit plus d'indiquer l'appartenance à un groupe, mais plutôt d'afficher une réaction, individuelle, aux obligations de la société en matière de corps ; une réaction de révolte, si l'on peut dire, volontairement destinée à contredire les stéréotypes, les slogans de minceur, de performance, de virilité ou de féminité. Sauf que ce phénomène va prendre une telle ampleur dans les années 2000 que cela ne choque plus personne, et que là aussi, les choses perdent leur sens. Il ne s'agit plus maintenant que de signer son corps. C'est-à-dire, adhérer au courant individualiste généralisé de notre époque.

Une manière de réfléchir à ce qu'est ou n'est pas le corps humain est de penser aux robots. Cela fait des décennies que certains chercheurs sont obsédés par l'idée de nous offrir auprès de nous la présence de robots. Et toute une production littéraire et cinématographique disserte sur ces robots. Le grand problème qui est posé derrière une multitude de situations imaginées, c'est le suivant : un robot pourra-t-il ou risquera-t-il d'avoir une conscience ? Certains chercheurs répondent actuellement oui à cette question.

C'est que toute l'attitude de la médecine pousse dans ce sens. A force de voir que l'on peut faire des organes artificiels et les faire accepter par le corps humain, d'un côté, et de l'autre à force d'avoir développé la puissance de calcul des systèmes informatiques, il semble formellement possible d'envisager une machine qui, forte d'une puissance de calcul suffisante, sera en état de trouver un mode d'interaction avec son environnement et d'acquérir une conscience de soi. C'est ce sur quoi travaille par exemple une équipe au Laboratoire d'analyse et d'architecture des systèmes, à Toulouse, où l'un des chercheurs explique : « *Nous cherchons à comprendre les mécanismes sous-jacents à l'émergence de la conscience vue comme un processus au centre de l'interaction d'un agent et de son environnement. Nous souhaitons également concevoir un système cognitif où seraient mis en œuvre et s'exprimeraient ces mécanismes, et donc la conscience elle-même* » (Pour La Science, dossier n°87, avril-juin 2015)

Il semble bien que cette orientation reflète la vieille idée d'une séparation entre le corps et l'esprit. Si effectivement le corps et l'esprit sont deux choses différentes, on pourrait effectivement chercher à les fabriquer séparément, dissociés, après quoi il suffirait de les connecter. Mais plus la science progresse, plus l'on a des éléments qui indiquent que les choses ne fonctionnent pas ainsi. On a par exemple découvert un nombre important de neurones au niveau de l'estomac et du système digestif. On a donc une part de notre cerveau... dans le ventre. Depuis une vingtaine d'années, les travaux du neurologue Antonio Damasio ont montré que tous nos processus cérébraux de haut niveau, ceux qui ne sont pas simplement des réflexes, sont fondés sur des fonctions corporelles, incarnées. Autrement dit, le corps et l'esprit fonctionnent littéralement ensemble. Et ce fonctionnement est commun à l'ensemble du règne animal. Et la capacité à connaître, la cognition, est dans un lien étroit et dans un enrichissement mutuel entre nos diverses intelligences.

A supposer qu'une machine possédant une conscience soit effectivement construite, raisonne Serge Tisseron (membre du conseil scientifique du CRPMS à l'Université Paris VII Denis Diderot), cette machine ne pourra fabriquer cette conscience qu'à partir des capteurs qui l'informeront sur le monde qui l'entoure. « *Or ces capteurs seront différents de nos yeux, de nos oreilles, de notre peau. Par exemple, ses "yeux" seront sensibles à toutes les longueurs d'ondes, ses "oreilles" capteront une large gamme de fréquences... La machine aura alors sur le monde des informations différentes de celles dont nous disposons. Avec une telle expérience du monde, elle aura une conscience différente de la nôtre. Sa conscience ne sera donc en aucun cas une superconscience humaine ! Ce serait une erreur grave de penser qu'elle puisse nous éclairer sur notre propre conscience du monde. Notre conscience est fondée sur nos corps de chair et de sang façonnés par des millions d'années d'évolution, celle de la machine résultera d'un assemblage de métaux et de plastiques... Une telle intelligence artificielle devrait donc faire de grands efforts pour comprendre notre perception du monde (...)* » (Pour La Science dossier n°87)

Cela dit, rien n'arrêtera la recherche de ceux qui rêvent de pouvoir fabriquer eux-mêmes un être humain, car ces gens, au fond, rêvent consciemment ou inconsciemment d'être un dieu créateur. Mais pour ce qui nous intéresse, on retiendra en tout cas une chose : le corps humain n'est pas qu'un corps ; il ne peut être séparé de notre pensée, de nos émotions, et celles-ci d'ailleurs vivent et se développent ensemble également. Le corps n'est pas une banale marchandise qu'on fait briller pour mieux se vendre. Il est une part indivisible de nous-mêmes. Une part qu'il convient d'estimer, plutôt que de l'appréhender, comme c'est devenu le cas, comme un boulet.

On a compris que le cerveau était essentiel à la pensée. Mais ce n'est pas le cerveau qui pense, c'est la personne toute entière.

Une conclusion

On croit afficher sa personne, sa personnalité. On ne fait qu'afficher toute une série d'influences de la société, ou de réactions à certaines de ces influences. Toutes les dominations se reflètent jusque sur notre corps : le mâle se doit d'afficher une virilité dominante ; la femme doit accepter de se faire objet de séduction.

Même la place du pays où l'on se trouve dans l'économie mondiale peut avoir un impact sur la manière dont on traite le corps. L'Europe, surtout au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, a repris tous les canons de beauté à l'industrie cinématographique hollywoodienne. De la même manière, on voit aujourd'hui, avec la mondialisation, les régions dominées chercher à copier les critères de beauté des puissances dominantes : les Chinois se font débrider les yeux ; des Africains procèdent à une dépigmentation artificielle de la peau.

L'individu ne sera libre, dans son corps et dans sa vie, que dans une société elle-même libre et épanouie, libérée des dominations économiques et mentales.

Bibliographie

- Natacha Ordioni, Corps et société, Ellipses 2007
David Le Breton, Anthropologie du corps et modernité, Quadrige, PUF 2013
Dominique Paquet, Miroir, mon beau miroir, Une histoire de la beauté, Découvertes Gallimard 318, 1997
Georges Vigarello, Histoire de la beauté, le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours, Points H384, éditions du seuil 2004
Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, La violence des riches, La découverte, zones, 2013
Pierre Bourdieu, La domination masculine, Seuil 1998
Baron Empain, La vie en jeu, JC Lattès 1985

avril 2015